



CENTRE EUROPÉEN THÉÂTRAL ET CHORÉGRAPHIQUE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Les Bas-fonds

de Maxime Gorki
d'après la traduction
d'André Markowicz
adaptation et mise en scène
Éric Lacascade

**DU JEUDI 2 AU
SAMEDI 11 MARS 2017**

TNB SALLE VILAR



© Nicolas Jobard

REVUE DE PRESSE

Le Monde

Vendredi 10 mars 2017

Eric Lacascade met en lumière « Les Bas-Fonds »

A Rennes, le metteur en scène offre une version incandescente de la pièce de Maxime Gorki

THÉÂTRE

RENNES - envoyée spéciale

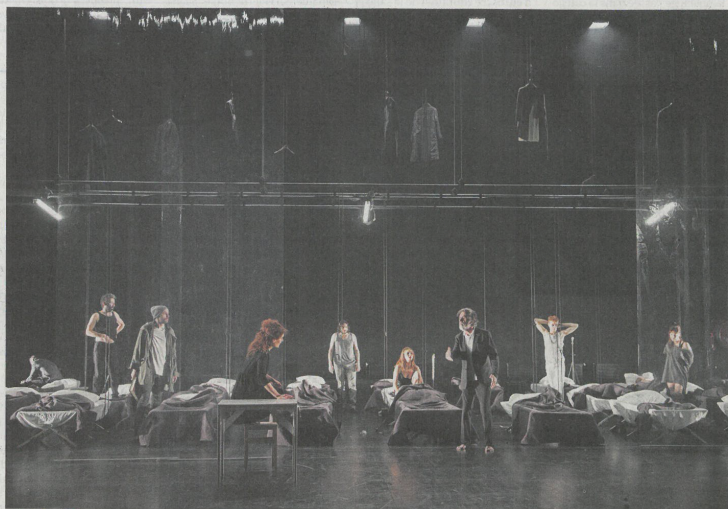
Ici, il ne reste que l'homme, dans toute sa nudité. Ici ? Dans *Les Bas-Fonds*, de Maxime Gorki, dans lesquels on plonge grâce au spectacle intense et incandescent que signe Eric Lacascade. Le metteur en scène revient à son cher répertoire russe, qui lui a toujours réussi, et singulièrement à Gorki, dont il a déjà monté *Les Barbares* et *Les Estivants*. Le spectacle est présenté au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, jusqu'au 11 mars, avant d'arriver au théâtre Les Gémeaux, de Sceaux, du 17 mars au 2 avril, où il est programmé en lien avec le Théâtre de la Ville.

« Ici, c'est « une cave qui ressemble à une grotte », écrit Gorki au tout début de sa pièce. En fait, un hospice pour les déclassés, les exclus, les marginaux, les malheureux, les bons à rien qu'une société rejette sur ses rivages. Un non-lieu qui pourrait devenir un de ces « hyper-lieux » qui explore le géographe Michel Lussault dans un livre passionnant, où l'on découvre que l'avenir de notre monde se joue peut-être plus là, paradoxalement, qu'en ses centres.

La cave-grotte est ici un vaste espace où se déclinent toutes les nuances de noir, avant que n'apparaissent peu à peu les gris de la vie, et même quelques éclats de blanc pur. Ici vivent Mikhaïl Ivanovitch Kostylev et sa femme, qui sont les tenanciers de l'hospice et n'ont rien à envier à nos bons vieux Thénardières. Autour d'eux, l'humanité blessée qui peuple leur bouge. Il y a la Kletch, la serrurier, avec sa femme, Anna, sur laquelle elle crie et il tape, et qui se meurt de tuberculose.

Kletch est le seul qui travaille encore. Les autres, qui ont été baron, acteur ou cordonnier, ont dérivé de leurs amarrés. Ils ont échoué ici, où il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que boire, pour s'oublier. Que fait l'homme, quand il est confronté à sa déposition, plus crûment encore que quand son insertion sociale lui permet de masquer cette nudité consubstantielle à la condition humaine ? Il choisit, plus crûment encore, entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres.

Tel est le parcours dans lequel nous emmène Gorki quand, dans ses bas-fonds, débarque un nou-



La troupe d'Eric Lacascade dans « Les Bas-Fonds », au Théâtre national de Bretagne. BRIGITTE ENGUERAND

veau pensionnaire, Louka. Il n'est pas comme les autres. Il pourrait être le pèlerin d'une nouvelle religion qui serait celle de l'homme, et, s'il prêche, c'est par l'exemple – celui de la simple bonté, de la pitié pour la souffrance et de l'empathie pour l'autre.

Gorgée d'énergie

Son arrivée va dérégler l'équilibre de brique et de broc qui régnait dans l'asile de Kostylev, emmenant certains de ses pensionnaires vers une forme de rédemption reposant sur la fraternité, en conduisant d'autres à se noyer dans l'abîme le plus noir. Gorki a écrit la pièce dans la Russie pré-révolutionnaire de 1902. Et force est de constater que les résonances sont aiguës avec ce que nous vivons aujourd'hui, surtout dans la mise en scène d'Eric Lacascade qui, comme à son habitude, monte la pièce de manière résolument contemporaine, ancrée dans notre monde.

Dans cet univers où toutes les couleurs vives ont disparu, ce sont bien des êtres humains que nous voyons

Crue, gorgée d'énergie, portée par des acteurs au jeu superbe et concret, la mise en scène de Lacascade, en retrouvant l'électricité, l'humanité profonde qui ont fait le prix de ses grands spectacles, gomme ce que Gorki peut avoir parfois d'un peu simpliste. Dans cet univers où toutes les couleurs vives ont disparu, où les petits lits recouverts de couvertures en feutrine se transforment en un clin d'œil en cercueils, ce sont bien des êtres humains que nous avons devant

nous, dans le présent du théâtre, qui est celui de leurs vies.

S'ils sont là, tellement là, et ne nous lâchent plus, c'est bien grâce à une troupe d'acteurs comme Eric Lacascade sait les réunir et les diriger. Plusieurs de ses vieux compagnons de route portent cette aventure, rejoints par des acteurs plus jeunes, excellents eux aussi. Et c'est un bonheur en soi que ce théâtre de troupe, qui se fait de plus en plus rare sur nos scènes pour des raisons de coûts de production.

Densité rare

Jérôme Bidaux, lutin tragi-comique, pantin démantibulé, comédien virtuose, joue l'Acteur, celui pour qui la tragédie devient réalité, celui que ses mots perdus, noyés dans l'alcool, ne sauveront pas. Christophe Grégoire est d'une densité rare dans le rôle de Satine, l'assassin qui retrouve son cœur pur, comme décapé à l'acide de la crasse qui l'avait recouvert.

Alain D'Haeyer est magnifique en Louka, celui qui révèle aux autres si leur âme est morte ou encore vivante. Murielle Colvez, que l'on avait un peu perdue de vue et que l'on retrouve avec plaisir, déploie toute la folie de jeu dont elle est capable dans le rôle de Vassilissa Karpovna, l'exploiteuse sans scrupules. Après les représentations de Rennes, c'est Eric Lacascade lui-même, qui est aussi un acteur de forte présence, qui endossera le rôle de Medvedev, le commissaire de police, et le spectacle devrait encore y gagner.

Gorki n'est pas Tchekhov, et son image d'auteur officiel du régime

soviétique ternit son œuvre, aujourd'hui encore. Mais *Les Bas-Fonds* ont été écrits bien avant que l'espoir de l'avènement d'un homme meilleur ne se fracasse sur les folies du stalinisme. Et ce qui peut apparaître comme une forme de naïveté s'enracine chez l'auteur russe dans une expérience personnelle et viscérale.

Déchéance partagée

Gorki (un pseudonyme qui veut dire « amer », en russe) sait de quoi il parle, quand il parle des bas-fonds de la société, lui qui, orphelin à 8 ans, fut chassé par son grand-père et exerça moult métiers pour survivre, de cordonnier à plongeur sur un bateau, de dockeur à gardien de nuit.

Qu'est-ce que ce moment extrême de déchéance dans lequel se retrouvent les êtres des *Bas-Fonds*, comme tant d'êtres aujourd'hui ? Qu'est-ce que rester humain dans un monde ainsi fait ? La déchéance, évidemment, est au moins autant du côté des exploités que des exploités.

Commencée dans la clownerie tragique, la traversée des *Bas-Fonds* avance peu à peu, grâce à son énergie vitale, vers une forme de transcendance qui n'a rien de céleste. Tout se termine dans une orgie de bière que ne désavouerait pas la metteuse en scène Angelica Liddell, avant la dernière image, saisissante, que l'on ne révèlera pas. Les héros des *Bas-Fonds* ne sont pas des anges. Juste des hommes, aux prises avec cette question sans fin : comment vivre dignement dans un monde indigne ? ■

FABIENNE DARGE

Les Bas-Fonds, de Maxime Gorki. Adaptation : Eric Lacascade, d'après la traduction d'André Markowicz. Théâtre national de Bretagne, 1, rue Saint-Hélène, Rennes. Tél. : 02-99-31-12-31. A 20 heures, jusqu'au 11 mars. Puis au Théâtre Les Gémeaux, à Sceaux, du 17 mars au 2 avril.



LesEchos.fr

« Les Bas-fonds » sauvages d'Éric Lacascade

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 09/03 à 06:00, mis à jour à 12:27



Les comédiens s'investissent avec énergie dans cette chronique ultra-noire de la misère résonnant avec l'actualité. Photo
Brigitte Enguérand

La bière coule à flots. Sa mousse dessine sur le sol le nom de l'ami disparu. Bue, recrachée, elle passe de bouche en bouche. Une bouteille lancée avec force s'écrase sur l'horizon barré (le mur en fond de scène). Ici, on s'enivre, pour oublier la mort et la précarité, avec le vague espoir que les choses changent, qu'un « *homme meilleur* » advienne, dans cent ans peut-être... Deux heures et demie durant, au TNB de Rennes, une troupe électrique nous a entraînés dans « Les Bas-Fonds ». Ceux de Maxime Gorki, en 1902, ceux d'aujourd'hui, en 2017, revisités par le traducteur André Markowicz et le metteur en scène Eric Lacascade.

Pas besoin de forcer le trait : une langue actuelle et âpre, un spectaculaire décor « pauvre » d'Emmanuel Clolus (un bar genre restaurant associatif, séparé par des rideaux de plastique d'un grand dortoir aux allures de salle des pendus) et on passe de la misère d'hier à celle du présent : de la Russie prérévolutionnaire aux mines du Nord désaffectées, aux refuges de SDF ou aux camps de migrants. Rien de didactique. On n'est pas chez Brecht. Gorki revu par Lacascade projette sur les planches des éclats contrastés de lucidité et de colère, d'idéalisme et d'impuissance assumée.

En mêlant des comédiens aguerris (Arnaud Churin, Murielle Colvez, Alain d'Haeyer...) et des jeunes prometteurs (Mohamed Bouadla, Pénélope Avril, Gaétan Vettier...), le metteur en scène a constitué une troupe sous tension, furieusement investie. La gestuelle est virtuose, l'expression des sentiments (rage, ivresse, tristesse, abattement) saisissante.

FABLE UNIVERSELLE

La chronique ultra-noire de ces marginaux, soumis aux caprices cruels d'un couple de marchands de sommeil, devient fable universelle. Les images fortes s'enchaînent, jamais gratuites, presque toujours en mouvement, sauf dans de rares moments de respiration (quand la pauvre tribu s'endort et que ses vêtements suspendus brillent tels des suaires dans une semi-obscurité).

Les quelques lourdeurs et accents mélodramatiques du texte sont gommés par le rythme et l'énergie déployés en scène. Lacascade fusionne l'âme russe révoltée et le romantisme punk, pour inventer un opéra des gueux contemporain. La morgue des profiteurs, le blues des SDF et des sans-papiers, sur fond d'humanisme brocardé : « Les Bas-Fonds », c'est maintenant. « Take a Walk on the Wild Side » avec Eric Lacascade et sa bande d'acteurs rebelles.

« LES BAS-FONDS » DE MAXIME GORKI

Mise en scène d'Éric Lacascade. A Rennes, TNB (02 99 31 12 31), du 2 au 11 mars. A Paris, Théâtre de la Ville (01 42 74 22 77) aux Géméaux de Sceaux, du 17 mars au 2 avril.

@pchevilley [Suivre](#)

La "chute" et la "puissance" de l'homme des Bas-fonds, selon Eric Lacascade



Vendredi 3 mars 2017

En montant au **Théâtre national de Bretagne (TNB) les Bas-fonds de Maxime Gorki**, le metteur en scène français **Eric Lacascade** explique vouloir montrer la "chute" de l'homme mais aussi la "puissance" brute de son expression qu'il veut encourager partout.

Propos recueillis par Jean-Louis de La Vaissière

Une forme d'expression individuelle et désespérée se déchaîne dans chacun des personnages de la pension des Bas-fonds de Maxime Gorki. Cette expression, qui existait en 1902, est-elle aussi vive, crue et libre aujourd'hui?

"Il y a quelque chose qui me travaille sur la chute de l'homme et sur les empêchements qu'il vit par rapport à sa puissance personnelle. Je pense que la vie est faite pour que la puissance individuelle de chacun puisse s'exprimer au mieux de sa potentialité. Or on vit dans une société qui depuis un certain temps déjà ne permet pas à cette puissance de s'exprimer au plus haut point. Ces gens ont une naïveté simple de l'époque, posent des questions, n'ont pas de faux semblants, parlent directement. La présence de Louka est comme un révélateur chez chacun, un accoucheur, quelqu'un qui prend chacun pour ce qu'il est et qui essaye de le sauver. Exprimer sa puissance personnelle, il faut qu'on nous aide chacun à cela".

Les Bas-fonds sont traversés de beaucoup de bagarres, de disputes, d'injures. En quoi l'individu peut-il survivre dignement en 1902 comme en 2017?

"Cette pièce m'a résonné dans les oreilles et dans le cœur de manière violente. C'est une pièce très collective où, tout à coup, quelque chose émerge du groupe qui est une parole, qui est une personne. C'est un combat tonique entre l'individu et la collectivité, entre nous-mêmes et les autres".

Dans votre décor volontairement dépouillé, qui décrit la précarité, il y a aussi de la poésie et de la tendresse...

"J'ai voulu ouvrir l'univers poétique du spectateur et qu'il puisse lui aussi imaginer, faire son propre montage. On y voit une salle des pendus comme cela existait dans les mines, et qui reste ancrée dans notre mémoire collective. Et en même temps c'est un système d'accroche dans un asile de nuit qui permet de suspendre ses vêtements et se coucher dans le lit à côté".



Vendredi 3 mars 2017

"Les Bas-fonds" de Gorki: d'un siècle à l'autre, la vie des exclus revisitée par Lacascade



Les Bas-fonds de Gorki par Eric Lacascade / © photo Nicolas Joubaud - Sceneweb

"Les Bas-fonds" de Maxime Gorki (1902) n'ont pas pris une ride, la précarité sociale étant plus que jamais d'actualité. Revisités par Eric Lacascade, leur vigueur brutale dépeignant le déclassé le plus amer éclate en pétards sombres sur la scène du Théâtre national de Bretagne.

Par AFP

Publié le 05/03/2017 à 10:50 Mis à jour le 05/03/2017 à 10:52

Toute en clair-obscur, avec des lueurs caravagesques sur les corps et les visages mal soignés, cette **création, présentée depuis jeudi**, a été vivement ovationnée par le public rennais: dans la pension tenue par un couple de marchands de sommeil, Ténardiens russes sans scrupules, les disputes et beuveries d'une dizaine de déclassés et de voleurs ne cessent guère entre rêveries, utopies, nostalgies de bonheur et d'argent, et proclamation de foi en l'homme... malgré tout.

L'aspiration à un salut à la fois collectif et individuel, thème typiquement russe, imprègne cette **pièce de Maxime Gorki**, revisitée par le regard social aigu du metteur en scène lillois, alors même que l'on commémore le centenaire de la Révolution russe, dont l'écrivain a été protagoniste adulé et contesté.

"Travailler avec la précarité"

La scène est dépouillée et profonde, se noyant dans la nuit. "J'ai voulu travailler sur la profondeur du plateau", explique Eric Lacascade. "J'ai voulu une simplicité de décor et de dispositif pour parler de la vie de ces gens-là. Il n'était pas question de mettre des centaines de milliers d'euros dans un décor lourd, je dirais bourgeois. Il fallait travailler avec la précarité puisque c'est une pièce qui parle de la précarité. J'ai voulu trouver une précarité des formes et des styles pour pouvoir les traverser. Je demande aux acteurs de ne jamais s'installer dans une forme, de toujours l'interroger", poursuit le metteur en scène.

Des débats étrangement actuels

Dans cette ombre, des débats passionnés sont étrangement actuels, comme de savoir s'il faut en finir avec l'esclavage du travail, ou sur ce qui est vérité et ce qui est mensonge. Louka, ce Christ athée venu de nulle part, acteur de passage dans la pension, bouleverse le cynisme régnant, en parlant de l'amour et en redonnant la parole et la dignité à chacun, alors qu'ils ont perdu leur identité bourgeoise (un ancien baron) ou n'ont que l'identité délictueuse de leur père (un fils du voleur). "Il y a des gens, il y a des hommes", insistera Louka, homme debout et inquiet.

Humaniste sans illusion

A la fin de la pièce, l'humaniste sans illusion sera découvert pendu et tous les acteurs de ce monde en déroute lèveront la tête vers lui, soudain silencieux ensemble, dans la profondeur du décor insondable. "S'il mentait le vieux, c'est qu'il avait pitié de nous. Il y a des mensonges qui consolent", commente un des marginaux en repensant à Louka. Pour le metteur en scène, Louka dit: "si tu crois à quelque chose elle existe, si tu n'y crois pas, elle n'existe pas. c'est vraiment une conscience matérialiste, c'est une belle phrase".

Plusieurs générations de comédiens

Eric Lacascade s'est entouré d'une troupe de 23 à 65 ans, composée à la fois d'acteurs fidélisés depuis parfois vingt ans et de jeunes recrues de l'Ecole supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Bretagne (TNB). Ils se stimulent entre générations et partagent l'enthousiasme du metteur en scène, interprétant pendant deux heures et demie un texte difficile, sans véritable intrigue, avec une vérité décoiffante. Même si les bouteilles de bière se déversent sans compter sur scène.

Lacascade a déjà monté plusieurs pièces russes au TNB dont "Les Estivants" de Gorki et "Oncle Vania" d'Anton Tchekhov. Il est **artiste associé au TNB et responsable pédagogique de l'Ecole d'art dramatique** de ce théâtre rennais.

INFERNO

Jeudi 2 mars 2017

AU TNB, « LES BAS-FONDS » : ERIC LACASCADE SANS CHAGRIN NI PITIE

Posted by [infernolaredaction](#) on 2 mars 2017 - [Laisser un commentaire](#)



Les Bas-fonds de Maxime Gorki – Mise en scène : Éric Lacascade – Théâtre National de Bretagne, Rennes -Création TNB – Salle Vilar -jeudi 2 au samedi 11 mars 2017

Ni chagrin, ni pitié...

La dernière fois qu'on a croisé Éric Lacascade avec une pièce de Gorki sous le bras, c'était « Les Estivants », après « Les barbares » créés dans la cour d'honneur du Palais des Papes, lors du Festival d'Avignon 2006 ; pour qu'il occupait pour la troisième fois, ce qui fait de ce metteur en scène l'un des rares artistes qui peut s'enorgueillir d'un tel fait. Témoignage aussi qu'Eric Lacascade sait faire des spectacles qui plaisent à un large public sans que, pour autant, il ne lésigne sur la qualité et l'exigence, comme quoi, quand on veut, ça se trouve...

En se rendant à la Salle Didier Georges Gabilly, aménagée à la lisière de la zone industrielle de Rennes depuis quelques années pour des répétitions par le Théâtre National de Bretagne, on se demande néanmoins pourquoi Eric Lacascade s'est emparé des *Bas-fonds*...

Il suffit pour cela d'assister au spectacle et de voir que tous les thèmes en débat dans notre société – sans parler de ceux de la campagne pour la présidentielle ! – y figurent en bonne place... tout y est. Rien ne manque. *Les Bas-fonds* étant eux mêmes une sorte de métaphore de la société mais celle d'en bas, celle des « sans dents » déjà abondamment décrite par Gorki dès 1902, date de la création de la pièce...

Eric Lacascade ne cherche pourtant pas à faire du théâtre réaliste à la façon de l'Actor-studio ou les comédiens auraient dû aller passer quarante jours avec des SDF pour apporter sur scène le suc de leur expérience... Non, il s'agit de convoquer des images, d'agiter en nous des réflexes et l'imaginaire, de part et d'autre de la scène, fait le reste...

Dès les premières minutes, par une scénographie simple et des lumières sombres sans être glauques, on sent la vodka frelatée qui coule à flot dans ce bouge, la crasse et la poussière qui emplissent l'espace fait de promiscuité et de centimètres grattés par les uns sur les autres... Un endroit fait de cabanes, symbolisées par des tables en bois blanc, branlantes et semblant à peine tenir debout. On s'y pose, on s'y jette comme sur le dernier bastion d'une vie qui ne tient qu'à un fil...

Dans *Les Bas-fonds*, c'est comme partout, il y a des règles, des riches, des moins riches et des très pauvres... Les sentiments existent. L'amour plane avec son lot d'évolution sociale possible...

Si on parle argent, amour, on y parle aussi de la mort... Elle rôde... Elle est présente. Tout au long de la pièce. On pense, on repense aux sujets d'actualité des JT et c'est ce qui intéresse Eric Lacascade. Cette emprise du réel dans son théâtre, c'est à la fois sa marque de fabrique et son obsession...

À quoi sert le théâtre dans notre société ? Est-il un outil qui entretient une caste dans son quant-à-soi ou un moyen – puissant – d'expérimentation des nouvelles utopies ? Un espace qui montrerait la voie d'un modèle de vivre ensemble, un espace vierge où toutes les propositions alternatives seraient bonnes à être expérimentés ?

Tel est le sujet sous-jacent de ce spectacle imaginé par Eric Lacascade et sa troupe, au sens littéral du terme, c'est à dire sa bande, ceux qui vont travailler avec lui et qui proposent une vision du personnage, de la scène, du texte même... Tous passent par les rôles des uns et des autres avant de s'en voir confier un... Même Eric Lacascade s'y colle. Il a une admiration pour les acteurs-metteurs en scène comme Vitez dans *Faust* à son arrivée à Chaillot, ou Chéreau dans *La Solitude dans les Champs de coton*... C'est sa façon de se mettre en danger, de traverser l'expérience dans le feu de l'action.

Un moyen aussi pour le rhétoricien Lacascade d'essayer – de dire autre chose – avec le théâtre, de trouver sur cette scène – à quoi sert le théâtre de nos jours ? D'ailleurs c'est tellement une obsession qu'il vient d'en faire un livre « Au cœur du réel » à paraître chez Acte Sud. Un livre important pour l'artiste, aussi important qu'une mise en scène. Un effort de pensée pour poser dans le temps les fondamentaux d'une expérience qui a commencé dans le Nord avec sa compagnie le Ballatum théâtre en 1981, on s'en souvient...

Ce qui plaît aussi à Lacascade dans le fait de monter pour la troisième fois un Gorki, c'est cette idée de trouver dans cet auteur Russe la continuité de Tchekhov dont il avait monté *Ivanov* en 2000 et qui fut pour le metteur en scène une vraie révélation... Celle de l'âme Russe, mais surtout celle d'une époque complexe entre la fin d'une monarchie cruelle, le Tsarisme et d'un communisme qui ne va pas se révéler aussi pertinent que l'idée des pères fondateurs...

Il est drôle d'ailleurs de trouver dans la correspondance entre les deux auteurs qui s'admiraient, des commentaires tel que celui extrait d'une lettre de Tchekhov à l'auteur des *Bas-Fonds* datée de septembre 1899 : (...) « Encore un conseil : en relisant les épreuves, supprimez, là où c'est possible, les adjectifs et les adverbes. Il y en a tant chez vous que l'attention s'y perd et que le lecteur se lasse. On comprend lorsque j'écris : « L'homme s'assit sur l'herbe » ; on comprend parce que c'est clair et que cela ne retient pas l'attention. Au contraire je deviens obscur et fatiguant si j'écris : « Grand, la poitrine étroite, un homme de taille moyenne, à la barbe rousse, s'assit sur l'herbe déjà foulée par les passants, il s'assit sans bruit, jetant autour de lui des regards timides et craintifs... » Cela ne s'inscrit pas d'un coup dans le cerveau, et la littérature doit s'inscrire d'un seul coup, à la seconde. Une chose encore : vous êtes par nature un lyrique, le timbre de votre âme est tendre. Si vous étiez compositeur, vous éviteriez d'écrire des marches.

Jurons, vacarme, injures, cela n'est pas dans le caractère de votre talent. Aussi vous comprendrez que je vous conseille de ne pas épargner dans vos corrections les « fils de putain », « salope » et autres qui émaillent de-ci de-là les pages de la Vie. On comprend mieux alors le besoin de ce va-et-vient entre le maître de la psychologie russe, du drame et du désenchantement vers un Gorki plus cru, moins policé... Témoignage d'une époque qui change et que Gorki saisit pour en faire un théâtre prolétaire bien en vogue à l'époque.

Chaque instant du quotidien fait dire à Eric Lacascade qu'on se rapproche des Bas-fonds. À la télévision, sur les réseaux sociaux, dans les rues, au bas de chez soi, la réalité cogne à notre porte et on doit trouver les moyens de l'appréhender sans être en contradiction avec ses convictions. Le moyen de la faire passer sans doute par un théâtre plus engagé mais plus audacieux, qui ne renonce pas à évoquer les sans papiers ; la question des papiers, véritable éczéma de notre société contemporaine, on vient de la voir avec le décret Trump aux USA...

Ne pas évacuer de traiter sur scène la misère, la pauvreté, sans entrer dans un théâtre documentaire où l'imitation serait le fondement... Non, pas de trucage, des comédiens rivés au texte, qui s'emplissent des mots et les font résonner justement avec ce triste spectacle que leur offre un quai de Seine, une gare de province ou un bidonville d'un camp de réfugiés aux portes, si ce n'est au cœur même, de l'Europe.

Alors, *Les Bas-fonds*... Histoire des gens comme des milliers de part le Monde, fauchés par l'opacité de la vie qui se débattent pour rester à fleur d'eau. Des répliques cinifiantes sur les bourgeois, les assistés... Cette réflexion sur les classes sociales qu'on espérait voir évoluer entre 1902 et notre XXI^{ème} siècle débutant... Et puis, tant de progrès, de technologies, de moyens de communiquer pour encore tant et plus de misère qui valide cette réplique des *Bas-Fonds* : je ne comprends pas, c'est qui les bons et c'est qui les méchants ?

Emmanuel Serafini

Reprise à : Les Gémeaux, scène nationale de Sceaux – vendredi 17 mars au dimanche 2 avril 2017



photos Julia Riggs

La Terrasse

Jeu 2 mars 2017

ENTRETIEN ► ÉRIC LACASCADE

■ DE MAXIME GORKI / ADAPTATION ET MÉS ÉRIC LACASCADE

LES BAS-FONDS

Après *Les Barbares* et *Les Estivants*, Éric Lacascade retrouve la puissance sociale, humaine et politique du théâtre de Maxime Gorki avec *Les Bas-Fonds*.

Avec Anton Tchekhov, Maxime Gorki est l'auteur dont vous avez exploré le plus de pièces. Quel sens donnez-vous à cette fidélité ?

Éric Lacascade : D'abord il faut dire que ces deux auteurs sont liés. Ils sont quasiment en conversation dans l'histoire du théâtre. L'un est nourri de l'impensé de l'autre. Gorki prolonge l'œuvre de Tchekhov de manière évidemment différente, mais à travers un champ de thématiques qui, si on y regarde de près, n'est finalement pas si éloigné de celui de son aîné. On peut considérer ces deux écritures

comme opposées, mais comme le seraient celles d'un père et de son fils.

Est-ce donc l'écriture de Tchekhov qui vous a amené à visiter celle de Gorki ?

E. L. : Oui. Quand je me suis demandé quoi faire après *Oncle Vania*, l'année dernière, l'œuvre de Gorki a attiré mon regard et mon attention. Sur la trentaine de spectacles que j'ai créés dans ma vie, j'ai mis en scène, en comptant *Les Bas-Fonds*, trois pièces de Gorki et six de Tchekhov. Ce qui ne repré-



Le metteur en scène et comédien Éric Lacascade.

"AU THÉÂTRE, IL FAUT TROUVER LE GESTE SUBTIL QUI REHAUSSE LA RÉALITÉ DU MONDE EXTÉRIEUR..."

ÉRIC LACASCADE

munautés qui induisent des perspectives de « vivre ensemble ». Or, à travers ces formes de « vivre ensemble », toutes les passions humaines sont à l'étude. Et ça, ça m'intéresse énormément.

Dans ces pièces, quels rapports entre ces communautés et les individus qui les composent s'établissent-ils ?

E. L. : Ce qui est formidable, avec ces auteurs-là, c'est que la communauté n'étouffe pas l'individu. Je veux dire que l'individu se révèle à travers la communauté. La communauté est au service de la puis-

sente finalement qu'une partie de mon travail, mais une partie qui fait colonne vertébrale, qui fait trajectoire, qui fait histoire... Régulièrement, j'ai besoin de retourner à ces œuvres qui constituent, d'une certaine façon, la source de notre théâtre. Une autre chose qui peut expliquer cette fidélité, c'est que ces deux auteurs ont essentiellement écrit des pièces de groupes, des pièces de com-

sance de l'individu, et l'individu – puissant – est au service d'une communauté forte et intelligente. Cet axe de travail est l'un de ceux qui m'intéressent particulièrement. Et pour cela, Gorki et Tchekhov sont de très bons guides, de très bons inducteurs : à la fois dans ce qu'ils écrivent et dans la façon dont ils l'écrivent. Je crois que lorsqu'on monte ces auteurs, chaque acteur, chaque individu doit être coproducteur du spectacle. Je travaille avec des comédiens créatifs, qui sont force de proposition. Nous réfléchissons tous ensemble, dans une communauté de travail. Ces textes-là sont donc pour nous très bienvenus.

Les problématiques que développent ces textes sont-elles pour vous secondaires ?

E. L. : Non, bien sûr. Ces problématiques sont tellement humaines, tellement simples que tout le monde peut s'y reconnaître. Et comme je travaille à un théâtre populaire, accessible au plus grand nombre, je ne peux que me reconnaître en elles. J'ai longtemps, à travers les pièces que j'ai abordées, parlé des classes petites-bourgeoises, voire bourgeoises, voire des classes dominantes. Avec *Les Bas-Fonds*, pour la première fois, je vais travailler à un endroit que je ne connais pas, qui est la communauté des gens de peu, des gens de rien, des exclus, des laissés-pour-compte... Cette communauté, d'ailleurs, est traversée par les mêmes passions du « vivre ensemble ». Mais elles sont exacerbées par ces gens dénués de tout. Tout cela est donc

encore plus violent, plus radical, plus aigu, en crise que dans les pièces que j'ai pu, par le passé, mettre en scène.

Selon vous, qu'est-ce que Gorki cherche à nous dire – sur l'humain, sur le monde – à travers *Les Bas-Fonds* ?

E. L. : Je ne pense pas que Gorki ait écrit cette pièce pour faire un portrait des bas-fonds de l'humanité. Je pense qu'il a choisi de parler de cette communauté d'exclus pour nous dire que même à cet endroit-là, ça respire encore. Que même à cet endroit-là, l'homme peut avoir un avenir. C'est un aspect de l'œuvre de Gorki qui me plaît énormément et que je trouve très intéressant de mettre en rapport, aujourd'hui, avec à ce qui se passe dans le monde.

De quelle façon, sur le plateau, souhaitez-vous investir la puissance politique de ce théâtre ?

E. L. : Pour peindre les exclus ou les voyous – parce que c'est aussi beaucoup un univers de voyous dont il s'agit, de petits malfrats – un théâtre réaliste n'est pas suffisant. Au théâtre, il faut trouver le geste subtil qui rehausse la réalité du monde extérieur : d'où la recherche d'une forme. J'ai essayé de créer, dans l'espace du plateau, quelque chose qui se passe vraiment « ici et maintenant », qui soit vraiment en prise directe avec l'instant théâtral.

Entretien réalisé par Manuel Pliat Soleymat

Du 17 mars au 2 avril 2017.

Des bas en haut

Christophe Bident dans **mensuel 577**
daté mars 2017 - 484 mots

Créés par Stanislavski, *Les Bas-Fonds* interrogent le rapport du théâtre au réel. L'occasion, pour le metteur en scène Éric Lacascade, d'une ambitieuse réflexion sur son art.

Les Bas-Fonds, chef-d'oeuvre de Maxime Gorki qui témoigne de son amour et de son engagement pour le *Lumpenproletariat*, marquent un moment important dans l'histoire de la mise en scène. La pièce, adaptée plus tard à l'écran par Renoir puis Kurosawa, fut créée, aussitôt écrite, par Constantin Stanislavski, en 1902. Peu avant d'élaborer la méthode qui finira par irriguer les écoles de théâtre et de cinéma, Stanislavski demande à ses acteurs de vivre quelque temps auprès de clochards et de prostituées. Il tient qu'aucun comédien ne peut contrefaire son rôle s'il ne l'éprouve pas, réellement, matériellement, dialectiquement, dans la vérité quotidienne. C'est l'aboutissement du naturalisme.

Éric Lacascade ne nie pas cette interprétation. Il ne se contente pas non plus d'évoquer l'actualité de la pièce, dans une époque qui produit nouveaux pauvres et nouveaux migrants. Il fait de la pièce une allégorie fine, à plusieurs étages : une communauté au travail, qui renvoie à celles de la scène, du public et du peuple ; les passions et les idées de l'âme ; le mouvement tellurique d'une société opaque, peut-être achevée depuis longtemps. Comment le théâtre peut-il intervenir dans cette réalité ? Il y a une vingtaine d'années, le « logiciel théâtral » était adapté aux textes et au public : « élitaire pour tous », selon la formule de Vitez, il s'adressait à « l'homme ». Une conception aujourd'hui discutée.

Univers en lambeaux

La précarité qui traverse la pièce de Gorki interroge à la fois notre univers en lambeaux et ce que le théâtre peut en montrer : comment représenter la menace ? Comment présenter un réel fuyant ? Qu'est-ce que perdre pied sur un plateau ? Lacascade tente de poser autrement la question de Stanislavski : Comment ne pas se contenter d'imiter la vie ? Comment faire en sorte que quelque chose se passe vraiment dans la salle ? Et de poser autrement la question de Brecht : Comment ne pas se contenter de jouer le drame ? À qui s'adresser quand on dit une réplique : aux gouvernants ? aux caméras ? aux journalistes ? à tous ceux qui encadrent un réel qui les a fuies ? C'est assurément un théâtre d'une haute ambition que le metteur en scène nous propose. Il s'en explique dans un livre, *Au cœur du réel*. Se placer à cet endroit demande à la fois de s'immerger et de prendre ses distances, d'habiter et de penser. Mais habiter et penser quoi ? Quel est ce réel dont, aujourd'hui, nous savons ce qu'il n'est plus, sans pour autant savoir ce qu'il est ? Lacascade n'a qu'un maître, Jerzy Grotowski, sous le signe duquel il place son livre : « Le théâtre n'a de sens que s'il nous permet de transcender notre vision stéréotypée, nos coutumes, nos modes de jugement, pas pour le seul plaisir de le faire, mais de manière à pouvoir vérifier ce qui est réel, de manière à nous découvrir. » Vérifier ce qui est réel, par des aveugles en un monde insondable, c'est le sens ultime que donne le dramaturge aux *Bas-Fonds*.

Mots clés :

THÉÂTRE GORKI

À VOIR

LES BAS-FONDS, de Maxime Gorki, d'après la traduction d'André Markowicz, adaptation et mise en scène d'Éric Lacascade, du 2 au 11 mars, au Théâtre national de Bretagne, Rennes (35), et du 17 mars au 2 avril, aux Gémeaux, Sceaux (92).

À LIRE

AU COEUR DU RÉEL, Éric Lacascade, éd. Actes Sud, 208 p., 15 E.

Les Bas-fonds de Gorki, une pièce de troupe

Le metteur en scène Éric Lacascade, artiste associé au TNB, s'attaque à la pièce du Russe Maxime Gorki (1868-1936), peu montée, grande fresque sur les bas-fonds de l'âme humaine.

Entretien

Éric Lacascade, metteur en scène, artiste associé au TNB.

Que raconte la pièce *Les Bas-fonds de Gorki* ?

C'est l'histoire d'un groupe de personnes, certains sont des voyous. Ils ont chuté au niveau social et se retrouvent dans une sorte d'asile de nuit, tenu par un marchand de sommeil ignoble. Il vit avec sa femme qui a une aventure avec l'un des locataires. Tout tourne autour de cette communauté. Ils discutent beaucoup, refont le monde, tout en s'accrochant sur le quotidien, sur la façon d'être les uns avec les autres. Et puis, il y a cette histoire d'amour, entre ce garçon et la femme du tenancier, sachant que le jeune homme est amoureux d'une autre femme.

Que nous dit cette pièce du monde d'aujourd'hui ?

C'est une pièce qui traite de la déchéance, de la chute et de la précarité qui elle, a à voir avec le monde d'aujourd'hui. Au côté réaliste, documentaire, j'ai préféré le réalisme poétique. J'ai voulu que le spectateur soit dans une espèce d'instabilité, comme sur le pont d'un navire, en jouant avec les formes, l'espace, le comportement des acteurs. Ce sera très différent de mes précédentes pièces, *Oncle Vanja* ou *Constellations*. Mais ce ne serait pas intéressant de se répéter !

Cette pièce *Les Bas-fonds* a été peu jouée au théâtre ?

Elle est difficile. Il y a beaucoup d'acteurs (quinze !) qui ont des petites répliques. C'est une pièce de troupe, sans grand rôle. Cela m'a attiré. Et puis, cette pièce écrite en 1902 est la première où les héros sont des pauvres. Cela a valu à Gorki l'annulation de son élection à l'Académie impériale russe, provoquant la démission d'Anton Tchekhov. Cette pièce a marqué l'histoire du théâtre.

Vous cultivez aussi une passion pour Gorki dont vous aviez déjà monté *Les barbares*, et *Les estivants* ?

Gorki est un personnage controversé, engagé aux côtés des révolutionnaires russes, qui a fait des tracts, de la prison, a été journaliste, romancier, a connu l'exil, le retour... Il a développé une relation forte avec Lénine, puis Staline qui, finalement, a eu un grand mépris pour lui. C'était un homme de son temps, pétri de contradictions, qui avait un amour du genre humain, en développement dans le même temps une dérision et un cynisme qui pourrait faire penser le contraire. Sa pièce *Les Bas-fonds*



Le metteur en scène Éric Lacascade.

est excessivement humaine. Ce n'est pas une caricature de la rue, mais une plongée dans les bas-fonds de l'âme humaine. Une grande fresque, un peu comme au cinéma.

Comment avez-vous choisi les comédiens ?

Il y a plusieurs comédiens chevronnés avec qui j'ai déjà travaillé, qui ont fait la cour d'honneur à Avignon, partagé l'affiche avec Isabelle Huppert ou Béatrice Dalle, mais aussi sept jeunes comédiens, dont six issus de l'école du TNB. Je suis très exigeant avec eux. Et ils commencent à envoyer ! C'est une vraie partition.

Vous dirigerez l'école jusqu'en

juin 2018. Et après, quels sont vos projets ?

On a une grande tournée prévue avec *Les Bas-fonds*, il y aura aussi le spectacle de sortie des élèves de la toute dernière promotion de l'école du TNB, un spectacle avec Norah Krief, autour de Oum Kalsoum, la grande chanteuse égyptienne. Mais pour après, je réfléchis... Il y a la direction du Théâtre national de Toulouse, qui va se libérer. Je verrai avec le ministère et la Ville si ma candidature peut les intéresser. Le nouveau directeur du TNB, Arthur Nauzyciel, a joué le jeu de la production maison pour *Les Bas-fonds*, dans la continuité de François Le Pillouër, mais maintenant, il arrive avec ses artistes

associés, un désir de reprendre la direction de l'école. J'étais de passage. Mais j'aimerais retrouver un ancrage territorial.

Recueillis par Agnès LE MORVAN.

Du jeudi 2 mars au samedi 11 mars, à 20 h (horaire exceptionnel le 11, à 15 h), au TNB, 1, rue Saint-Hélène, 26,50 €. Durée : 2 h 30. **Samedi 11 mars**, à 18 h, au bar du TNB, rencontre avec Éric Lacascade, à l'occasion de la sortie de son livre *Au cœur du réel* (éditions Actes Sud-Papiers, Le temps du théâtre). Entrée libre.



Les Bas-fonds, jusqu'au 11 mars au TNB.

Les Bas-fonds, au cœur de la précarité

La pièce de Gorki, qui réunit pas moins de 15 acteurs sur scène, parle d'un peuple cabossé par la vie. Jusqu'à samedi au TNB.



La pièce sombre et politique de Maxime Gorki résonne encore aujourd'hui.

On a vu

La pièce s'ouvre dans la salle de vie d'un asile de nuit. Un bar, des tables, des hommes et des femmes. Ce qui les réunit ? Tous sont cabossés par la vie, prisonniers de la précarité, seuls, et se battent pour rester debout. Il y a l'acteur, qui s'est perdu dans l'alcool, le baron déchu, Nastia qui rêve ses amours, Kletch qui travaille pour quelques kopecks et sa femme Anna qui va mourir... Travail, morale, dignité, ils palabrent, boivent, se disputent...

Tous à la merci d'un propriétaire mafieux, Kostilev, qui avec sa femme Vassilisa, les exploitent et les méprisent. Cette dernière, autoritaire, qui rêve de se débarrasser de son mari, a une liaison avec Pépel, un des locataires, dont le cœur bat en réalité pour Natacha, la jeune sœur de Vassilisa, le souffre-douleur du couple de tenanciers.

Tout se passe entre le bar et le dor-

toir, au décor sobre et carcéral (plastique transparent, tôles ondulées, lits de camp...), entre ombre et lumière.

Un jour, dans ce petit monde, arrive le vieux Louka. Il console, incarne la sagesse, l'utopie, au point même que les autres le traitent de menteur. Et si les hommes vivaient pour qu'un jour un homme meilleur arrive ?

Le metteur en scène Eric Lacascade, réunit, ce qui est rare aujourd'hui, quinze comédiens au plateau, qui ne ménagent pas leur énergie. Certains chevronnés, des fidèles du metteur en scène (Jérôme Bidaux, Muriel Colvez, Alain d'Haeyer...) d'autres fraîchement sortis de l'école, qui s'étaient illustrés dans la pièce *Constellations*.

Il y a de la colère, de la hargne, de la révolte, et de l'urgence dans cette pièce sombre et politique écrite par Gorki (1868-1936) en 1902, sur fond d'une Russie révolutionnaire, mais qui résonne encore aujourd'hui.

Agnès LE MORVAN.

/ critique / Gorki chez les Ch'tis

4 mars 2017 / dans À la une, Rennes, Sceaux, Théâtre / par Stéphane Capron



photo Nicolas Joubard

Eric Lacascade est de retour sur le devant de la scène. Il a créé au Théâtre National de Bretagne une vivifiante version des Bas-Fonds de Gorki avec des comédiens piliers de sa compagnie et la promotion sortante de l'école du TNB ; l'ensemble compose une troupe énergique.

Dans la Russie révolutionnaire, Gorki raconte la vie d'un groupe d'exclus à la dérive. Des gens simples, des exilés, des poètes, des rêveurs se retrouvent dans une pension gérée par un couple de Tenardier (excellents **Murielle Colvez** et **Arnaud Churin** dans les rôles de Vassilia et Kostilev). Il y a des marginaux, des exclus, mais aussi L'Acteur (**Jérôme Bidaux** compose un personnage extravagant) et un homme de passage, Louka (avec le fidèle **Alain d'Haeyer**). Ces personnages survivent dans un flot exacerbé de passion et de tensions.

Maxime Gorki observe la société russe du début du 20ème siècle (la pièce a été écrite en 1902). Eric Lacascade n'a pas beaucoup touché au texte (dans la traduction aiguisée d'**André Markowicz**) Il a juste transposé l'action dans son Nord natal. Ses personnages dorment dans une pension qui pourrait être la salle des pendus d'une mine désaffectée près de Liévin – là où le metteur en scène a débuté sa carrière au milieu des années 80 – et boivent des coups au bistrot du coin. **C'est comme si Gorki était revenu sur terre pour raconter notre 21ème siècle.**

Au milieu de rideaux en plastique et de tôles ondulées (scénographie simple et précaire d'**Emmanuel Clolus**) la troupe est constamment sur le fil d'une écriture nerveuse, composée de scènes de la vie de tous les jours. On s'engueule, on s'embrasse, on se bat pour survivre et rester debout. *Punk in not dead*, Eric Lacascade fait couler la bière à grands flots sur le plateau lors d'un dernier acte qui sent le houblon et la révolte. Les jeunes comédiens brillants – issus de la dernière promotion du TNB – se crachent à la gueule dans des gestes de désespoir. Dernière bataille acharnée dans un monde à l'agonie. **Gorki était écrivain, mais aussi journaliste, il racontait son monde. Eric Lacascade raconte le sien, le notre, il est sombre** ; le théâtre est là aussi pour nous rappeler la réalité.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

TOUT POUR S'ENTENDRE

Par Aurélien Ferenczi

Jouer ensemble, ce n'est pas seulement se donner la réplique, c'est d'abord écouter l'autre. Une attention qui peut faire l'objet d'un apprentissage et qui dépasse les limites de la scène, assurent les plus grands comédiens.

À VOIR

Les Bas-fonds, mis en scène par Eric Lacascade, du 2 au 11 mars, Théâtre national de Bretagne, Rennes (35); du 17 mars au 2 avril, Les Gémeaux, Sceaux (92).

À LIRE

Au cœur du réel, d'Eric Lacascade, éd. Actes Sud-Papiers, 208 p., 15€.

(...) L'objectif devrait pourtant être plus ambitieux. Pour Eric Lacascade, acteur, metteur en scène, directeur depuis 2012 de l'école du Théâtre national de Bretagne, jouer ensemble doit s'élargir au vivre-ensemble : « *Le théâtre est une œuvre communautaire. L'un des critères de recrutement de l'école est justement que l'élève soit capable d'avoir cette vie avec les autres, parfois au service des autres. Il y a des exercices pour mieux jouer ensemble, comme dans les sports collectifs : regarder, écouter, admirer le partenaire, ça s'apprend... A talent égal, je préférerais toujours le comédien qui est un bon camarade. Et les jeunes acteurs en ont conscience : regardez le succès récent de la notion de collectif. Il peut y avoir un ou deux leaders, mais travailler ensemble, appartenir au même groupe sont des valeurs qui marchent bien.* »

Le metteur en scène, qui prépare actuellement *Les Bas-fonds*, de Maxime Gorki, pièce au cœur de sa réflexion sur le vivre-ensemble, considère que chaque spectacle invente ses propres règles de vie en commun, « *comme une communauté en Mai 68. Dans quel autre lieu, aujourd'hui, peuvent se rassembler acteurs, metteur en scène, techniciens et spectateurs, un collectif réuni de façon concrète pour produire une œuvre d'art ? Au théâtre, la fiction est un socle pour créer du réel, parce que c'est bien réel au moment où ça se passe...* » Au-delà de la représentation, un vrai projet de société. Dans son célèbre *Paradoxe sur le comédien*, Diderot ne disait pas autre chose : « *Il en est du spectacle comme d'une société bien ordonnée, où chacun sacrifie de ses droits primitifs pour le bien de l'ensemble et du tout.* » Jouer ensemble : une utopie qui ex-cède, de loin, deux comédiens sur une scène... ●

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Éric Lacascade boîte à poings nus

Après *les Barbares* (2006) et *les Estivants* (2008), Éric Lacascade s'attaque aux *Bas-Fonds*, bouclant ainsi avec éclat une trilogie vouée à Maxime Gorki (1). On sait la prospérité cinématographique de l'œuvre, honorée par Jean Renoir et Akira Kurosawa. Créée en 1902 au Théâtre d'art de Moscou, la pièce après plus d'un siècle n'a rien perdu de son mordant de classe, ni de son esprit de commisération. Lacascade, adaptant la traduction d'André Markowicz, en renforce la brutalité émotive en phrases rudes, dans un parler cru que quinze acteurs habitent avec un juste emportement dans une scénographie d'Emmanuel Clolus (chef-d'œuvre d'arte povera; sur l'aire vaste, des tables et chaises en plastique, un rideau transparent devant une collection de lits de camp). Le seul luxe, c'est le jeu, tout en saccades, impulsions, sans cesse soumis à la tentation du corps - à - corps

**Une
population
de déclassés,
de désespérés
sur le mode
actuel.**

et toujours contrôlé. C'est que la misère face à l'injustice sociale criante et la rage qui en découle avant l'accablement n'engendrent pas je ne sais quelle mièvre élégance mais en inventent une autre, plébéienne, qui s'habille de fureur.

En deux heures et quart,

la représentation va son train d'enfer. L'admirable est que cela s'effectue sans nuire à la compréhension de la fable, où l'on voit un jeune voleur en mal de rédemption par l'amour s'éprendre de la fille battue du riche marchand de sommeil dont la femme, jalouse, pousse au meurtre de l'époux, tandis que gravite autour de ceux-là une population de déclassés, de désespérés sur le mode actuel, qu'un sage vagabond de passage va tenter, en vain, de révéler à eux-mêmes. À la fin, un homme se pend. Éternel paradoxe du théâtre, qui peut simuler la réalité la plus noire des sans-papiers (de la Russie du tsar à la douce France républicaine des droits de l'homme) jusqu'à en faire matière d'art. Ici, c'est grâce à l'excès en vigueur dans la mise en scène, qu'on pourrait comparer à de la boîte à poings nus. Le dessin présent d'Éric Lacascade est on ne peut plus lisible. Il s'agit pour lui de s'attacher, en toute véhémence, à un théâtre d'état d'urgence qui peut labourer le champ politique de façon indirecte, porté qu'il est par la vitalité désespérée (comme disait l'autre, Pier Paolo Pasolini, pour le nommer) d'une troupe conduite aux confins d'une expression plastique intense. Voir, à ce titre, cette scène où la bière coule à flots pour dire la colère impuissante. ●

(1) La création a eu lieu à Rennes, du 2 au 11 mars. Du 17 mars au 2 avril, les *Bas-Fonds* seront à l'affiche des Gémeaux (scène nationale) à Sceaux.

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT DEPUIS 2006

[Accueil +](#)

[Genres +](#)

[Où ? +](#)

[LesTroisCoups fait son Salon +](#)

[Nous sur France Culture](#)

Les articles d'avant

Les Trois Coups / 4 mars 2017 / Bretagne, Critiques, les Trois Coups

« les Bas-Fonds », de Maxime Gorki, Théâtre national de Bretagne à Rennes

Chercher



Au fond de la noirceur : le bruit et la fureur

Par Jean-François Picaut
Les Trois Coups

Éric Lacascade poursuit son compagnonnage avec Gorki pour une autre pièce. Fidèle à sa méthode, il s'appuie sur une traduction moderne, celle d'André Markowicz, et n'hésite pas à faire entrer l'actualité dans son travail. Une nouvelle réussite.

Les Bas-Fonds de Gorki porte la trace des circonstances dans lesquelles la pièce a été écrite et jouée. Nous sommes en 1902 et, de cette Russie prérévolutionnaire, l'auteur nous montre les marges. Ce ne sont pas moins de quinze personnages échoués dans une sorte d'asile pour miséreux qui sont mis en scène.

Un critique, au début du *xx*^e siècle, y remarquait l'absence d'un fil dramatique consistant. Il parlait de « tableau de mœurs populaires » et de « roman en dialogue ». Ce n'était pas si mal vu. À défaut d'action, la plupart du temps ce sont les conversations qui font progresser l'œuvre. Gorki a écrit un texte noir relevé par l'humour caustique. Éric Lacascade y ajoute un soupçon de poésie surréaliste.

Délire d'ivrognes

Un tourbillon de personnages hauts en couleur envahit peu à peu une scène élargie aux dimensions du plateau. De chaque côté s'élèvent des murs noirs qui figurent la tôle ondulée. Le fond est constitué de ce qu'on croit être une énorme bâche en plastique noir et brillant. On s'apercevra que ce mur est semi-transparent et dissimule provisoirement un immense dortoir à l'aspect désolé où les vêtements suspendus des occupants évoquent des pendus. À l'avant-scène, un comptoir de bar, des tables blanches, chacune flanquée d'une chaise noire font penser à une cantine pauvre ou à la salle d'accueil d'un foyer.

Le lieu est géré par le propriétaire Kostylev et sa femme Vassilissa. Ces tenanciers-là, vrais marchands de sommeil, exploitent de la misère, n'ont rien à envier à nos Thénardier, d'autant qu'ils ont aussi leur souffre-douleur en la personne de Natacha, la jeune sœur de Vassilissa.

Ce trio, avec Pepel, le fils du voleur, est au cœur de l'action dramatique qui va précipiter le dénouement des *Bas-Fonds*. Vassilissa entretient une liaison avec Pepel, mais celui-ci en est lassé, il est tombé amoureux de Natacha. L'aînée propose un marché à son amant : il la débarrasse de Kostylev et elle le laisse partir avec sa sœur, et même lui donne une forte somme d'argent. Pepel refuse ce marché indigne, mais le destin en décide autrement. Il ne pourra cependant pas s'en aller avec son aimée, car elle découvre l'existence du plan partagé par sa sœur. Horrifiée parce qu'elle croit que Pepel l'a accepté, elle le repousse.



« les Bas-Fonds » © Brigitte Enguérand

Dans cette petite cour des Miracles a échoué Klevtch, un serrurier, le seul qui s'obstine à travailler. Cet homme n'en bat pas moins sa femme, Anna, qu'il laisse mourir de tuberculose. Ils côtoient le Baron qui ne sait plus très bien comment il est allé de déchéance en déchéance ; Aliochka, le jeune musicien ; l'Acteur qui ressasse une hypothétique gloire passée, mais dont l'alcool a quasiment détruit la mémoire ; Anastasia (Nastia), la lectrice de romans d'amour qui aime les Français ; Satine l'assassin ; et un ancien cordonnier... Venu de l'extérieur, on rencontre le policier véreux.

Tous ces gens parlent, se disputent, crient, se font des méchancetés, se battent et boivent dès qu'ils ont trois sous. L'avant-dernière scène, d'une violence inouïe, repose sur une orgie de bière et un délire d'ivrogne. Elle suit la mort de Kostylev et le départ du vieux Louka. C'est un homme qui prêche la tolérance, l'amour et la charité. C'est dire si son arrivée, quelques scènes plus tôt, fait une forte impression dans ce microcosme. Il réussira à redonner de l'optimisme à certains tandis que d'autres s'enfonceront dans un désespoir plus noir.

Sans avoir peur de l'anachronisme, on parle d'expulser en avion des immigrés : Éric Lacascade fait entrer dans le texte de Gorki nos préoccupations. Quelle valeur accorder au travail ? Quelle place pour les émigrés dans notre société ? Ne pas travailler, est-ce de l'assistanat ? Quelle dignité pour les déclassés ? Dignité et morale sont-elles compatibles avec la pauvreté ? Etc.

Cette œuvre âpre et forte comme l'alcool qui y coule à flots, Éric Lacascade la fait servir par des comédiens chevronnés, ses compagnons habituels. Alain d'Haeyer donne une profondeur surprenante à Louka, sorte de Christ égaré dans les bas-fonds, ange de douceur et professeur de vie dans la noirceur ambiante. Murielle Colvez sait rendre séduisante et inquiétante la redoutable Vassilissa. Jérôme Bidaux est l'Acteur caméléon, tombé au fond du trou, mais qui retrouve dans le désastre de sa mémoire des bribes de Rimbaud... À côté de ces anciens, de jeunes comédiens formés à l'École du T.N.B. (dirigée jusqu'à cette année par Lacascade) ne démeritent pas. Laure Cathelin est une Natacha poignante et Alexandre Alberts en flic loubard, faussement patelin mais cynique et cruel, est un Medvedev inquiétant (quand *les Bas-Fonds* quitteront Rennes, son rôle sera repris par Lacascade).

Le metteur en scène revendique un « théâtre de troupe », et fait la démonstration de la pertinence d'un tel outil. C'est sans doute ce qui donne sa force à son travail. Le public rennais a ovationné cette pièce dont c'est la création. Une œuvre noire où tonnent le bruit et la fureur. ¶

Jean-François Picaut

***les Bas-Fonds*, de Maxime Gorki**



«Les Bas-Fonds» d'après Maxime Gorki, par Eric Lacascade: de la bonne bière

17 MARS 2017 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Publiant un livre bilan et se trouvant à un moment charnière de son parcours, Eric Lacascade met en scène « Les Bas-Fonds » de Maxime Gorki en retrouvant son Nord natal et en réunissant une belle équipe d'acteurs jalonnant ses spectacles depuis le Ballatum Théâtre jusqu'à la direction de l'école du Théâtre national de Bretagne qu'il va quitter.



Scène du spectacle "Les bas-fonds" © brigitte Enguerand

Né dans une famille pauvre, Alex Pechkov voit son père mourir du choléra, puis sa mère de la tuberculose, et, à 10 ans, se retrouve orphelin, élevé à la dure par un grand-père qui le retire très tôt de l'école. On comprend pourquoi, des années plus tard, lorsqu'il deviendra journaliste, il prendra le nom de Gorki, surnom qui était celui de son père et qui en russe veut dire « amer ». Seule alcôve de douceur : sa grand-mère. Elle meurt ; peu après, il se tire une balle dans le cœur, se rate, il a dix-neuf ans. Il mène une vie d'errance, de boulots éphémères – docker, veilleur de nuit, etc. L'écriture va le sauver. Le journaliste ne met pas longtemps à enfanter l'écrivain.

Au cœur du réel

Puisant dans sa vie vagabonde, Maxime Gorki écrit *Esquisses et Récits* où passent les vies des marginaux qu'il a croisés. Gros succès. Adoubé par Tchekhov et Tolstoï. Il écrit alors sa première pièce, *Les Bas-Fonds*, qui est pour lui ce que sera *Baal* pour Bertolt Brecht : une première pièce qui part dans tous les sens, une bourrasque déglinguée. Mais, là où Brecht suit l'itinéraire d'un héros, Gorki opte pour le sur-place d'une série d'individus réunis dans un lieu de fortune, entre asile de nuit et marchand de sommeil.

Dans un ouvrage qui vient de paraître, *Au cœur du réel*, où il relate son parcours, ses rencontres déterminantes et sa méthode de travail, Eric Lacascade explique son besoin, lorsqu'il monte Tchekhov (*Platonov*, *Les Trois Sœurs*) ou Gorki (*Les Barbares*, *Les Estivants*), d'adapter les textes, de les reconstruire « pour donner à entendre ces histoires à ma manière », écrit-il. Ce qu'il fait ici en partant de la traduction des *Bas-Fonds* par d'André Markowicz (éditée par Les Solitaires intempestifs), ôtant tout ce que la pièce pouvait avoir de détails typiquement russes (à vrai dire, peu de choses) et par trop liés à l'époque. Et il transpose la pièce aujourd'hui dans une langue plus sèche, plus dure, situant le lieu interlope dans un coin de France qu'il connaît bien : le Nord.

C'est là qu'il est né, c'est à Lille qu'il a fréquenté les cafés, militants ou pas, les groupes anarchistes, c'est là qu'il a fait des « actions ». Et c'est à Liévin que s'est ancrée l'aventure du Ballatum Théâtre, en tandem avec le fils de mineur Guy Alloucherie qui a depuis fait sa route sans quitter le Nord. Ensemble, ils mettent en scène différents spectacles qui ne passent pas inaperçus dans leur région et dans le Off avignonnais, comme *Help !* ou *Si tu me quittes est-ce que je peux venir aussi ?*, titres-répliques que pourraient prendre à son compte Vassilissa, la tôlière des *Bas-Fonds* quand celui qu'elle aime, le voleur Pepel, veut rompre avec elle et partir avec une autre.

Un moment charnière

Le plus souvent, les metteurs en scène abordent ce texte par le groupe que forment les personnages, tous enfermés dans une pièce commune et dont on ne sort pas. C'était le cas pour la récente mise en scène du Lituanien Oskaras Korsunovas avec sa troupe qu'Eric Lacascade connaît bien puisqu'il a monté à Vilnius avec ses acteurs une version d'*Oncle Vania*. C'est aussi une façon de faire qu'affectionne Lacascade, l'un des rares metteurs en scène français à savoir mettre en mouvement un nombre d'acteurs conséquent. C'était même devenu une manière de faire chez lui jusqu'à parfois s'y enfermer. Or, là, à un moment charnière de sa vie – il publie un livre qui fait le point, vient de quitter la direction de l'école du Théâtre national de Bretagne suite à la nomination d'un nouveau directeur du TNB, et retrouve un statut de compagnie indépendante –, porté par tout le travail effectué dans l'école depuis trois ans et emmenant avec lui une partie des acteurs qu'il a formés, il rompt avec cette manière.

Les personnages des *Bas-Fonds* – paumés, déclassés, ruinés, pauvres, etc. – sont réunis dans un même lieu, mais chacun est seul, face à lui-même et face aux autres. Le groupe ne se reconstitue que par deux fois dans une scène bordée d'onirisme et dans une action collective de chambardement. Dès que l'on entre dans la salle, on voit une scène éclatée en îlots. Des tables, des chaises essentiellement dispersées dans l'espace (scénographie Emmanuel Clolus). Et, au fond, un rideau plastifié vaguement transparent qui ouvre sur un alignement de lits de camp.

Cette approche de la pièce permet aux acteurs, bien dirigés par Lacascade et tous très inventifs, de donner plus de corps à leur personnage que ne leur en offre le texte. Le glacis formel qui corsetait souvent les derniers spectacles de Lacascade, renforcé par le côté sec du jeu propre à l'acteur Lacascade (rappelant celui du regretté Alain Ollivier), s'efface devant la finesse du jeu des uns et des autres, l'identité forte dont chaque acteur affuble son personnage. Il faut citer tous les acteurs, tous les personnages.

Acteurs et personnages

La plus bouleversante, c'est Anna (Leslie Bernard), car la plus démunie, la plus nue, la plus sincère. Elle dit n'avoir jamais mangé à sa faim depuis qu'elle est née, n'avoir jamais porté un vêtement neuf, « toute ma vie j'ai tremblé », dit-elle. Elle est malade (tuberculose ?), ne tient plus debout, sait qu'elle va mourir, mais veut pourtant encore vivre un peu, elle doute que « là-haut » l'attende une vie radieuse. Elle meurt vite, trop vite, c'est la première mort de la pièce, la seule qui ne soit pas violente. Son mari Klevtch (Georges Slowick) ne s'occupe guère d'elle, obsédé qu'il est par le travail à effectuer – c'est le seul de tous à travailler, le seul à porter les restes d'une fierté ouvrière bien malmenée –, il est comme à part dans ce groupe qu'il assaille parfois de ses colères et qu'il observe par d'intenses silences.



autre scène du spectacle "Les bas fonds" © brigitte Enguerand

Nastia (Pénélope Avril) vit, elle, dans le souvenir d'un amour contrarié par la société (on ne marie pas une prolétaire avec un bourgeois), souvenir dont ne sait la part qu'y prennent les romans d'amour qu'elle aime lire, l'actrice lui ajoute quelque chose indéfinissable, incernable et énigmatique. Laure Catherin fait de son personnage Natacha (la sœur de la tôlière) un personnage longtemps introverti et fuyant avant que n'éclate son désespoir de ne croire en rien ni en personne. Gaëtan Vettier est Aliochka, se disant un « homme sans espoir », mais l'acteur le pousse dans un nihilisme exacerbé et moqueur comme si la vie était une plaisanterie. Tous ces acteurs faisaient partie de la promotion entrée à l'école du Théâtre national de Bretagne en 2012, choisis par Eric Lacascade qui venait de remplacer Stanislas Nordey au poste de directeur de l'école. L'an dernier, toute la promotion faisait partie du spectacle collectif de sortie, *Constellations*, mis en scène par Lacascade (lire [ici](#)).

Deux acteurs des *Bas-Fonds* sont des anciens du Ballatum Théâtre. Muriel Couvez qui interprète Vassilissa, la tôlière, personnage double voire triple : autoritaire avec ses « locataires », craintive avec son mari dont elle souhaite se débarrasser au point de commanditer à demi-mots son assassinat, et suppliante face à l'homme qu'elle aime, le voleur Pepel qui n'en a cure, lui préférant sa sœur Natacha qui le paiera très cher. C'est aussi le cas de Jérôme Bidaux qui interprète le rôle de L'Acteur, devenu alcoolique jusqu'à perdre la mémoire mais avec l'élégance de son auto-dérision.

Un moment de liesse

D'autres acteurs sont familiers des spectacles d'Eric Lacascade. Arnaud Chéron (Boubnov qui, dans une autre vie, travaillait le cuir mais dont la femme est partie avec un amant et l'entreprise que son mari avait mise à son nom). Stéphane E. Jais (Le Baron, qui en fut un, ce dont doutent les autres, et qui vit une sorte d'humiliation permanente), Christophe Grégoire (Satine, un tricheur qui a fait sept ans de taule, et est tombé sur plus tricheur que lui). Tous ces personnages sont des compagnons de beuverie. Mais aussi le tôlier Kostilev joué par Arnaud Churin, personnage fort en gueule devant les faibles et minable devant le voleur qui lui en impose, et que L'Acteur traître de « vieux corbeau » et de « vieille ordure ». Louka, joué par Alain D'Haeyer, est le seul personnage venu d'ailleurs, un errant de passage, qui tranche par son humanité et sa quête de vérité qui exaspèrent les autres, avant de disparaître. Mais encore Medvedev, oncle de la tôlière, un flic plutôt véreux et magouilleur, rôle interprété par Eric Lacascade. Et Kvachnia (Christelle Legroux) s'est mise à la colle avec Medvedev parce que c'est un flic, mais il est comme les autres : il boit.

Seul nouveau, Mohammed Bouadia, sorti de l'école de Montpellier. Il est le voleur Pepel, homme entier « au cœur noir », un gars du Nord, corps aux muscles tendus, présence à la fois souple et massive, animale.

Deux élans collectifs vont traverser le spectacle dans des scènes de belle amplitude. La scène de révolte contre le tôleur qui verra l'espace anéanti dans un amas de tables et de chaises, comme un tertre funéraire au-dessous duquel agonise l'homme honni. Et, à la toute fin, un moment de liesse et d'oubli, une beuverie où la bière coule à flots dans la gorge des survivants, et pas seulement dans les gorges mais aussi sur les corps, le sol, partout. Cela doit rappeler quelques souvenirs de jeunesse au metteur en scène.

C'est là que se fait la jonction entre le jeune Gorki (ce qu'il deviendra est une autre affaire) et Lacascade, le gars du Nord qu'il fut et reste au fond de lui-même, retrouvant l'urgence sociale et politique en allant « au cœur du réel » (pour reprendre le titre de son livre) comme il le faisait au temps du Ballatum, au temps de *On s'aimait trop pour se voir tous les jours* mais avec une ampleur et une maîtrise décuplées. La colère et la bière de ces *Bas-Fonds* vont de pair et le désespoir paie sa tournée en attendant le retour de l'espérance partie aux toilettes se refaire une beauté et toujours pas revenue.

Le spectacle créé au Théâtre national de Bretagne sera du 17 mars au 2 avril à l'affiche de la Scène nationale des Gémeaux à Sceaux en partenariat avec le Théâtre de la Ville.

Au cœur du réel d'Eric Lacascade, Actes Sud, 200 p., 15€.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



L'humanité déchue des *Bas-Fonds* se débat dans la boîte noire inventée par Eric Lacascade.

La scène est une boîte noire, tendue de noir. D'où surgiront toutes les misères du monde, comme de la mythique boîte de Pandore. Où s'incrusteront tous les vices, les défauts, comme dans les très technologiques boîtes noires des avions d'aujourd'hui. Archaïsme des passions et actualité profonde des situations. D'un temps l'autre, d'un mode l'autre, cheminant ces *Bas-Fonds* de Maxime Gorki, dernier spectacle d'Eric Lacascade, comme toujours avide d'installer ses mises en scène « *au cœur du réel* », titre même de l'ouvrage qu'il publie chez Actes Sud 1. L'artiste de 58 ans possède de tous ses nerfs, de tous ses muscles, ce théâtre russe d'avant la révolution et y menant droit : ample, choral et violent, fait pour les grandes troupes aux individualités singulières, paradoxales et passionnées. Il a déjà beaucoup monté Tchekhov, et pas mal de Gorki (1868-1936) : *Les Barbares*, en 2006, et *Les Estivants*, en 2010. A travers *Les Bas-Fonds* (1902), première saga de celui qui devint l'ambigu thuriféraire de Staline, surgit ainsi à chaque instant sur le plateau noir l'intime et puissante intuition – qui nourrit Lacascade – de cet univers mélancolique et sarcastique à la fois, blessé et va-t-en-guerre, désespéré et lyrique. Un univers qui lui ressemble. Tout ici paraît si simple. Sur un tableau d'école (noir), les personnages qui entrent en scène viennent successivement inscrire leur nom à la craie. C'est au fin fond d'un quartier misérable que vivent ces fauchés, rejetés, paumés et marginaux de tous bords,

tous sous l'emprise d'un sordide couple de marchands de sommeil. Il y a là un serrurier – le seul qui travaille encore –, sa femme qui se meurt de tuberculose dans l'indifférence générale, un ancien acteur, un aristocrate ruiné, des artisans sans emploi, des voyous qui volent... Toute une humanité déchue qui s'agite, bavasse, et qui picole. Jusqu'à ce que débarque Louka, sorti de nulle part. Un sage. Un homme bon, attentif à l'autre, apôtre de l'humanité et de la charité : « *Il y a des gens, et puis il y a des hommes...* », dit-il dans la belle traduction d'André Markowicz. *Il y a de la mauvaise terre pour semer... et il y a de la bonne terre... tu sèmes, ça pousse...* De quelle terre sommes-nous faits ? Qu'est-ce qu'être humain veut dire ? Comment vivre ? Ces questions ne cessent de se poser en creux dans le drame épique survolté où des êtres privés d'identité sociale cherchent d'autant plus fort à exister... Par-delà leurs répliques, les corps mêmes des acteurs dans leur énergie nerveuse, leurs élans, leurs retraits font réponse. Et l'espace tout autour adopte étrangement leurs gestes. Jusqu'au dortoir qui peut se faire chambre ardente ou cimetière. Ici le jeu d'acteurs se fait acte. Et le fameux « réel » tant recherché advient enfin ; et le théâtre étonnamment se fait si vrai. C'est pour le surgissement de cette réalité, si improbable sur un plateau, que la mise en scène et le jeu des acteurs sont magnifiques.

En installant *La Mouette*, de Tchekhov, de plain-pied avec le public, au milieu même du Théâtre de la Bas-

tille, où les acteurs en tenues d'aujourd'hui apparaissent et disparaissent entre les rangs de spectateurs, le jeune metteur en scène Thibault Perrenoud escompte apprivoiser, lui aussi, le réel. Sur un plateau devenu arène, l'accumulation d'objets quotidiens (table, chaise, bouteilles) provoque un jeu prosaïque. Les comédiens mangent, boivent, incarnent brutalement leurs personnages d'artistes ratés, d'amants perdus, d'enfants mal-aimés. Autant de laissés-pour-compte que dans *Les Bas-Fonds*, mais chez les bourgeois... On avait beaucoup aimé la manière dont Thibault Perrenoud avait réactivé en 2014 *Le Misanthrope*, de Molière. L'exercice est plus périlleux ici, parce que la pièce, chorale, est déjà intimement moderne et déconstruite. La réadapter, la réécrire ainsi semble parfois vain. Mais les comédiens nous livrent une part de jeunesse, de violence crue, d'immédiateté qui rendent brûlantes les situations. Et c'est bien ●

1 *Au cœur du réel*, éd. Actes Sud, 192 p., 15€.

■

Les Bas-Fonds

Drame

Maxime Gorki

| 2h45 | Mise

en scène Eric

Lacascade.

Jusqu'au 2 avril,

Les Gémeaux (avec

le Théâtre de la

Ville), Sceaux (92).

Tél. : 01 46 61 36 67.

■

La Mouette

Drame

D'après Anton

Tchekhov

| 1h50 | Mise en

scène Thibault

Perrenoud.

Jusqu'au 1^{er} avril,

Théâtre de la

Bastille, Paris 11^e.

Tél. : 01 43 57 42 14.



CULTURE

Théâtre

Des bas-fonds de la société aux abîmes de l'âme humaine

Par Jack Dion

Publié le 19/03/2017 à 18:25

Au théâtre des Gémeaux, Eric Lacascade met en scène « Les Bas-fonds » de Maxime Gorki. A l'Odéon, Stéphane Braunschweig signe « Soudain l'été dernier », d'après l'œuvre de Tennessee Williams. Le gouffre social d'un côté, les méandres de l'âme de l'autre

par **Jack Dion**

| Directeur adjoint de la rédaction

Eric Lacascade s'est toujours revendiqué d'un théâtre politique, au sens noble du terme, d'un théâtre militant, ou citoyen, bref d'un théâtre en prise sur les enjeux de la vie en société. Il vient d'ailleurs de publier un livre témoignant de son expérience, titré *Au cœur du réel* (1) On ne s'étonnera donc pas de le voir plonger dans *Les bas-fonds*, la première pièce de Maxime Gorki (1868-1936), cette immersion dans l'univers des laissés pour compte. Du même auteur, dont le nom est resté associé à la Révolution bolchévique (pour le meilleur comme pour le pire), Eric Lacascade avait déjà mis en scène *Les Barbares* et *Les Estivants*.

Sur la scène sont installées des tables et des chaises. Dans un coin, un homme travaille sur un établi. De l'autre, un bar sommaire. A côté, un tableau noir sur lequel les acteurs vont inscrire leurs noms, comme pour une rentrée scolaire. Sauf qu'ici, on est à l'école de la misère.

Ceux qui entrent à tour de rôle sont des blessés de l'existence, des cassés de la vie, des estropiés de l'âme, des vaincus remontés des tranchées où ils ont mené la pire des guerres : celle de l'ordre social quand il débouche sur le désordre le plus complet, faute de reconnaître à tout un chacun son statut d'être humain à part entière.

C'est hier mais ça pourrait être aujourd'hui. Les noms des personnages qui déboulent sur scène et commencent par inscrire leur patronyme sur le tableau sont à consonance slave, mais ils pourraient s'appeler Maurice, Pierre, ou Mohammed, et vivre dans le nord de la France cher à Eric Lacascade. Ils viennent de l'arrière du plateau, protégés par un rideau de plastique transparent derrière lequel on découvrira plus tard des lits alignés.

On est dans une pension pour pauvres - ces pauvres qui remontent leurs fringues comme dans la salle des pendus qui sert de vestiaires aux mineurs (toujours le Nord). La tension est immédiate car les personnages ne sont pas des enfants de chœur. Tous, à des degrés divers, ont perdu leurs illusions au détour des portes sur lesquelles ils se sont cassés le nez, à commencer par celle de la prison, souvent devenue leur résidence principale. La violence engendre rarement la compassion et la compréhension.

Comme l'indique le titre retenu par Gorki, on est dans le monde d'en bas, d'où l'on remonte rarement. Entre les uns et les autres, les échanges rappellent un élastique à la limite de la rupture. Les différents personnages ne retrouvent un semblant de solidarité que pour faire cause commune contre les proprios des lieux, un couple de marchands de sommeil de la pire engeance.

Sinon, c'est une lutte au couteau de chacun contre chacun, à l'exception d'un étrange homme à la longue barbe, de passage dans la pension. Lui tient un propos positif, un brin moralisateur, au point d'énerver ses congénères, lesquels perçoivent cependant une once d'espoir dans des tirades empreintes d'espoir.

Pour le reste, la descente aux enfers imprime son rythme diabolique, non sans marques majestueuses, nonobstant la douleur exhalée. La mort d'une jeune fille ayant expliqué qu'elle a passé sa vie à trembler est poignante. La révolte contre les propriétaires l'est tout autant, qui débouche sur une spectaculaire mise à sac des lieux.

Elle sera suivie d'une beuverie généralisée où la bière coule d'abondance, noyant un soliloque vertigineux d'un des protagonistes sur le besoin d'humanité, de fraternité, de dignité. Certes, la scène gagnerait à être resserrée et moins alcoolisée (on a compris, pas besoin d'en rajouter), mais elle clôturera une pièce qui est un vibrant hommage à toutes les victimes innocentes d'un monde qui ne l'est pas. Par les temps qui courent, ce n'est pas rien.

Après les bas-fonds de la société à la Gorki, les abîmes de l'âme humaine à la Tennessee Williams (1911-1983). Pour sa première mise en scène à l'Odéon, où il a succédé à Luc Bondy, Stéphane Braunschweig n'a pas dérogé à son attirance pour les pièces à forte tension psychologique. Après Pirandello et les auteurs nordiques qu'il affectionne tant, il a opté pour *Soudain l'été dernier*, immortalisé à l'écran par Joseph Mankiewicz.

Le plateau est aussi étouffant que la pièce elle-même. On se croirait en plein cœur de la forêt tropicale, au milieu des lianes et des plantes carnivores. Mais ces dernières ne sont rien en comparaison de certains humains, à commencer par Mrs Venable (Luce Mouchel), que l'on découvre en train de discourir avec un docteur (Jean-Baptiste Anoumon) de la mort de son fils Sébastien, un poète (ou supposé tel) disparu dans un pays inconnu dans des conditions troubles.

On devine peu à peu qu'entre la dame et son fils, homosexuel refoulé, les relations étaient de l'ordre du chat et de la souris. Mrs Venable prenait Sébastien, idolâtré autant que martyrisé, pour sa chose. Elle n'a jamais supporté l'intrusion de Catherine (Marie Rémond), la cousine de Sébastien qui a effectué avec lui ce qui restera son ultime voyage. Aux yeux de la mère envahissante, la cousine est la perversité faite femme, celle qui est responsable de la mort de son fils, et qui doit payer.

Le spectacle se concentre sur le face à face de ces deux femmes, l'une voulant se venger de l'autre, tandis que la jeune cousine tente de faire la lumière dans sa mémoire pour tenter de comprendre ce qui s'est réellement passé lors de la mort de Sébastien, ce vrai-faux poète disparu dans des conditions dignes d'un film de Pasolini.

On avancera peu à peu vers l'indéfectible vérité, le dépassement des non dits, l'émergence du refoulé avec une approche psychanalytique certes sommaire mais aussi étouffante que la nature. La pièce est parfaitement maîtrisée, sans pour autant échapper aux limites inhérentes à l'oeuvre de Tennessee Williams, l'une des moins abouties de l'auteur. Le spectacle de Stéphane Braunschweig en souffre inévitablement. Il est bien interprété (mention spéciale à Marie Rémond, bouleversante et Luce Mouchel, angoissante), très léché, superbement monté, mais il se cantonne trop à des performances d'acteurs pour enlever l'adhésion, comme si l'on était resté à la lisière d'une forêt tropicale interdite d'accès.

(1) Eric Lacascade, *Au coeur du réel*, Actes Sud-Papiers, 192 p, 15€.

* *Les Bas-fonds*, de Maxime Gorki. Traduction, André Markowicz.

Adaptation et mise en scène, Eric Lacascade. Avec Pénélope Avril, Leslie Bernard, Jérôme Bidaux, Mohamed Bouadla, Laure Catherin, Arnaud Chéron, Arnaud Churin, Murielle Colvez, Christophe Grégoire, Alain d'Haeyer, Stéphane E. Jais, Eric Lacascade, Christelle Legroux, Georges Slowick, Gaëtan Vettier. Les Gémeaux, Sceaux (01 46 61 36 67) en collaboration avec le Théâtre de la Ville, jusqu'au 2 avril.

* *Soudain l'été dernier*, de Tennessee Williams. Mise en scène et scénographie, Stéphane Braunschweig. Avec Jean-Baptiste Anoumon, Océane Cairaty, Virginie Colemyn, Boutaina El Fekkak, Glenn Marausse, Luce Mouchel, Marie Rémond. Odéon-Théâtre de l'Europe (01 44 85 40 40) jusqu'au 14 avril, puis à Marseille et à Milan.



Bockel, un gentil secrétaire d'Etat chargé de la Coopération, venu du PS, qui avait pris au sérieux les déclarations de Sarkozy et croyait que la Françafrique n'existait

13 000 euros TTC (il ne reconnaît pas les 35 000 payés en liquide), en voilà un qui ne pratique pas la plaisanterie bon marché !

Anne-Sophie Mercier

Le Théâtre

AFFREUX, sales et méchants, tous autant qu'ils sont. Le voleur Pepel, Satine le tricheur, et celui qu'on appelle le Baron, et l'autre, là, qu'on moque, l'Acteur, et même le flic, Medvedev, et aussi la redoutable taulière, Vassilisa... Ils sont jusqu'à 15 sur scène, et pas un pour racher l'autre, tous alcoolos, tous cyniques, tous ratés, tous d'un égoïsme forcené... Et pourtant non. Le metteur en scène Eric Lacascade nous le rappelle : dans cette pièce, Gorki nous montre des personnages qui, même au fond de l'abîme où les a jetés la machine sociale, tentent de rester debout, cherchent à s'inventer un avenir et rêvent d'aimer, de vivre une vie digne de ce nom, une vie digne.

Et, bien qu'elle ait été écrite en 1902, ce sont aux précaires d'aujourd'hui que l'on pense, à ces horribles « assistés » partout montrés du doigt. D'ailleurs, leurs vêtements sont modernes, tout comme le décor, avec ses allures d'asile pour SDF, quelques tables ça et là, un rideau de plastique derrière lequel on devine les paillasses du dortoir...

Et eux picolent, rigolent, font tout ce qu'on peut faire avec de la bière, écrire avec la mousse, faire pleuvoir, se gicler dedans la bouche, brailler dans les cannettes vides... Ils s'engueulent,

Les bas-fonds

(Gorki Parc)

se déchirent, s'aiment, déclament du Rimbaud, et, quand s'invite dans leur taudis Louka, cet étrange vieillard chrétien superbement composé par Alain D'Haeyer, avec quelle avidité écoutent-ils ses mots doux, qui consolent, et même qui mentent parfois, qui en tout cas leur dessinent un ailleurs ! Voyez Nastia, qu'on raille pour les amours qu'elle s'invente à force de lire des harlequinades, à qui il dit : « *Moi, je te crois !*

C'est toi qui as raison, pas eux... Si tu le crois, que tu as eu un amour véritable... donc, tu l'as eu ! Tu l'as eu ! »

Sentir qu'on a affaire à une vraie troupe habituée à vraiment travailler ensemble, à aller loin traquer des formes (ce cri bouleversant que pousse Anna à l'approche de la mort). Eprouver tout au long des 2 h 30 que dure la pièce une cohérence, quelque chose d'organique. Ne jamais être perdu

parmi tous ces personnages, qui ont chacun leur silhouette, leur phrasé (celui de Stéphane E. Jais, épatant), leur présence. Se laisser emporter par le mouvement, tant tout ici est fluide et lisible. S'agacer, certes, de quelques manichéismes du texte et de quelques grandiloquences d'acteur, mais être vite ressaisi par l'allant du tout. Rire avec la salle de quelques clins d'œil à l'actualité, notamment aux fricards du jour. Et, en sortant, s'envoyer une bière !

Jean-Luc Porquet

● Aux Gêmeaux, à Sceaux (en collaboration avec le Théâtre de la Ville, à Paris).

Intra Muros

AVOUONS-LE : on attend tant de Michalik, des pièces réglées comme du papier à musique, des rebondissements en cascade, du bon comique, un emboîtement aux petits oignons d'histoires à tiroirs et à miroirs, qu'au début on reste décontenancé. D'entrée, il nous fait le coup de l'adresse au public, du théâtréux qui s'interroge devant nous sur son rôle de théâtréux, ouh là là, puis nous voilà dans une prison, avec ce même théâtréux de caricature qui en fait des tonnes et joue trop vite, et maintenant un taulard se met à nous raconter sa vie, on se retrouve dans

la critique sociale, et pas très loin du cliché, aïe, ouille, c'est pas son style, à Michalik...

... Mais la magie reprend vite ses droits. Les cinq comédiens, tous excellents (avec mention à l'étrincelante Alice de Lencquesaing), emportent le morceau, chacun interprétant tour à tour plusieurs personnages (jusqu'à neuf pour Jeanne Arènes !), il leur suffit pour cela de changer de costume dans un coin de la scène, et hop. L'histoire, au début toute banale, de ces deux taulards à qui un metteur en scène vient donner un cours de théâtre se transforme en feuilleton ro-

cambolesque, avec amours éternelles qui ne durent pas, affreux criminels au fond bons comme le pain, retournements de situation à la Eugène Sue, sans compter l'enfant cachée qui surgit du néant pour que tout se termine enfin bien comme dans un conte de fées, auquel le compositeur-pianiste-percussionniste Raphaël Charpentier ajoute un joli grain de sel musical.

Michalik nous a fait peur, mais, une fois de plus, il a réussi son coup !

J.-L. P.

● Au Théâtre 13, à Paris.

Le coin-coin des Variétés

Michaël Gregorio

(Chant gregorio)

ÇA commence par la fin : sur un écran géant, Michaël Gregorio apparaît au soir de sa vie, en 2064, interviewé par l'imputrescible Michel Drucker. En un foudroyant flash-back, l'imitateur se retrouve dans son dernier spectacle, « J'ai dix ans », à évoquer ses dix ans de carrière, offrant au public des séquences connues et de nouvelles imitations, les idoles de son enfance (Souchon, Goldman, Mick Jagger), mais aussi Mika, Stromae

ou Vianney. Il ne recule pas devant des alliages vocaux inattendus, comme la reprise par Charles Aznavour de « Bella », de Maître Gims, ou le duo de Grand Corps Malade avec les Bee Gees sur « Staying Alive ». A ce virtuose manque peut-être une pointe d'âpreté pour devenir un imitateur sans limite.

A. A.

● A la Salle Pleyel, à Paris.



CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)
+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

«LES BAS-FONDS», CRÉPUSCULE DES EXCLUS

Par [Anne Diatkine](http://www.liberation.fr/auteur/4252-anne-diatkine) (<http://www.liberation.fr/auteur/4252-anne-diatkine>)

— 23 mars 2017 à 17:08

A Sceaux, Eric Lacascade revisite la pièce de Gorki dans une mise en scène chorale qui illustre les affres de la précarité.



En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et



Une pièce à multiples personnages pris chacun dans leur logorrhée. Photo B. Enguerand. Divergence

Ils pourraient se trouver sur un quai de métro, dans la rue, ou dans un local associatif. Ils parlent face aux spectateurs, ne se regardent pas, même lorsqu'ils s'apostrophent. Pour un peu, avec ce tableau noir sur lequel leur nom est inscrit à la craie, on les prendrait pour de vieux écoliers. Ce qui frappe, c'est leur solitude, leur corps isolé dans l'espace, comme en attente. Ils se mettraient à danser qu'on ne serait pas autrement surpris.

Fardeau

Taches de couleur anthracite, noire, blanche, grise : la neutralité des costumes contemporains n'inscrit pas immédiatement ces *Bas-Fonds* dans une époque, un lieu, une misère, une langue, un pays, des frontières, un contexte : l'adaptation d'Eric Lacascade, d'après une traduction d'André Markowicz, actualise moins la pièce de Maxime Gorki (condamnée par son sujet même à l'être, actuelle) qu'elle ne la lave de tout pittoresque. En effet, le propre de cette première pièce de l'auteur, qu'il signa en 1902 en marge d'une Russie pré-révolutionnaire, est d'être toujours en prise avec l'époque. Le film de Jean Renoir, avec Jean Gabin et Robert Le Vigan, est probablement un portrait de l'année 1936 en France. De même cette adaptation joue des références au temps présent. C'est effectivement trop tentant de faire parler Kostylev comme Fillon : «*Vous pensez que votre seule existence justifie une sorte de*

solidarité contrainte, de providence, faite avec l'argent

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et

des autres, acquis dans l'effort la plupart du temps ?»

Mais les clins d'œil sont suffisamment rares pour ne pas tordre la pièce vers ce qui sera, dans quelques années, irrémédiablement daté.

A chacun son rôle et son fardeau, dans *les Bas-Fonds*, à chacun sa manière d'exister face au groupe : il y a l'acteur alcoolique qui s'est peut-être toujours rêvé acteur, le baron mythomane qui n'est peut-être pas plus baron qu'archiduc, l'ex-tannier qui a réussi à effacer de ses mains le jaune du tannage - ce qui signifie bien que *«le passé, ça s'efface»*. Mais aussi des femmes, dont l'existence dramaturgique est plus faible, car sentimentale : elle tient, pour la femme du taulier marchand de sommeil Kostylev, à la volonté de tuer son mari ou de le faire tuer. Kostylev, donc, *«le vieux corbeau, la vieille ordure»*, jamais d'accord pour effacer les dettes. Ils ont tous été quelque chose. Les gestes du travail demeurent. Le personnage-acteur se souvient de la musique des poèmes qu'il déclamait. Les mots reviendront plus tard et lorsqu'ils réapparaissent, c'est Rimbaud vagabond qui surgit.

Cordonnier

Comment se forme une communauté sur scène ? C'est l'enjeu même de cette pièce à multiples personnages pris chacun dans leur logorrhée, et dont l'intrigue semble finalement rester à l'arrière-plan pour laisser place à tous les embrouillaminis du quotidien surchargé de ceux qui n'ont plus l'honneur d'avoir un travail ou une fonction sociale. Gorki savait de quoi il parlait, lorsqu'il écrivit la pièce. A partir de 12 ans, il travaillait déjà comme cordonnier ou graveur. Puis il erra lors d'une longue marche à pied dans les régions du Caucase. Admiré par Tchekhov, il se brouilla très vite avec Lénine qu'il traita de *«nouveau tsar»*, partit aux Etats-Unis et fut réhabilité

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et

par Staline, soupçonné par ailleurs de ne pas y être pour

rien quand Gorki mourut en 1936.

[Anne Diatkine \(http://www.liberation.fr/auteur/4252-anne-diatkine\)](http://www.liberation.fr/auteur/4252-anne-diatkine)

Les Bas-Fonds de Maxime Gorki d'après la traduction d'André Markowicz.
adapt. et m.s. Eric Lacascade. [Les Gémeaux, Sceaux \(92\). Jusqu'au 2 avril.](#)
[\(http://www.lesgemeaux.com/spectacles/les-bas-fonds/\)](http://www.lesgemeaux.com/spectacles/les-bas-fonds/)

FRANCE (France)

AIRFRANCE
Cet article vous est offert.DOUALA 499 €
CARACAS 696 €
CAYENNE 595 €

CLIPAZES 10

AU BÉNÉFICIAIRE DE LA
BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE
DE LA CROIXJE M'ABONNE (<https://librairie.la-croix.com/la-croix-100-digitale-offre-decouverte.html>)

"Les Bas-fonds" de Gorki: Lacascade revisite la vie des exclus

le 05/03/2017 à 12h02
à jour le 05/03/2017 à 12h01



metteur en scène Eric Lacascade à Avignon, le 16 juillet 2006 / AFP/Archives

"Les Bas-fonds" de Maxime Gorki (1902) n'ont pas pris une ride, la précarité sociale étant plus que jamais d'actualité. Revisités par Eric Lacascade, leur vigueur brutale dépeignant le déclassement le plus amer éclate en pétards sombres sur la scène du Théâtre national de Bretagne.

Montée en clair-obscur, avec des lueurs caravagesques sur les corps et les visages mal soignés, cette création, présentée depuis jeudi, a été vivement ovationnée par le public rennais: dans la pension tenue par un couple de marchands de sommeil, Thénardières russes sans scrupules, les disputes et beuveries d'une dizaine de déclassés et de voleurs ne cessent guère entre rêveries, utopies, nostalgies de bonheur et d'argent, et proclamation de foi en l'homme... malgré tout.

Respiration à un salut à la fois collectif et individuel, thème typiquement russe, imprègne cette pièce de Maxime Gorki, revisitée par Eric Lacascade, regard social aigu du metteur en scène lillois, alors même que l'on commémore le centenaire de la Révolution russe, dont l'écrivain est le protagoniste adulé et contesté.

La scène est dépouillée et profonde, se noyant dans la nuit. "J'ai voulu travailler sur la profondeur du plateau", a expliqué Eric Lacascade à l'AFP.

Eric Lacascade a voulu une simplicité de décor et de dispositif pour parler de la vie de ces gens-là. Il n'était pas question de mettre des centaines de milliers d'euros dans un décor lourd, je dirais bourgeois. Il fallait travailler avec la précarité puisque c'est une pièce qui parle de la précarité. J'ai voulu trouver une précarité des formes et des styles pour pouvoir les traverser. Je demande aux acteurs de ne jamais s'installer dans une forme, de toujours l'interroger", poursuit le metteur en scène.

Dans cette ombre, des débats passionnés sont étrangement actuels, comme de savoir s'il faut en finir avec l'esclavage du travail, ou si ce qui est vérité et ce qui est mensonge.

Louka, ce Christ athée venu de nulle part, acteur de passage dans la pension, bouleverse le cynisme régnant, en parlant de l'amour et en redonnant la parole et la dignité à chacun, alors qu'ils ont perdu leur identité bourgeoise (un ancien baron) ou n'ont que l'identité fictive de leur père (un fils du voleur). "Il y a des gens, il y a des hommes", insistera Louka, homme debout et inquiet.

Humaniste sans illusion -

Pour le metteur en scène, Louka dit: "Si tu crois à quelque chose elle existe, si tu n'y crois pas, elle n'existe pas. c'est vraiment une conscience matérialiste, c'est une belle phrase".

Eric Lacascade s'est entouré d'une troupe d'acteurs âgés de 23 à 65 ans, composée à la fois de comédiens fidélisés depuis parfois vingt ans et de jeunes recrues de l'Ecole supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Bretagne (TNB).

Ils se stimulent entre générations et partagent l'enthousiasme du metteur en scène, interprétant pendant deux heures et demie un texte difficile, sans véritable intrigue, avec une vérité décoiffante. Même si les bouteilles de bière se déversent sans compter sur scène.

Eric Lacascade a déjà monté plusieurs pièces russes au TNB dont "Les Estivants" de Gorki et "Oncle Vania" d'Anton Tchekhov. Il est un artiste associé au TNB et responsable pédagogique de l'Ecole d'art dramatique de ce théâtre rennais.

afp

Newsletter

Les Bas-fonds, Théâtre de la Ville, Les Gémeaux, Paris – startlingly modern Gorky

The Russian writer's 1902 play is a deeply human portrayal of exclusion

MARCH 21, 2017 by: **Laura Cappelle**

Long before he became a figurehead of Russian Socialist Realism, Maxim Gorky was known for his uncompromising focus on society's outcasts. A self-taught writer, he left school at 12 and for several years in the late 19th century wandered the then Russian empire. The outlaws and vagabonds he encountered along the way came to feature prominently in his early works, including *The Lower Depths*.

More than a century on, the subject of this 1902 play — the community inside a homeless shelter — still feels startlingly modern, and a new French production by Eric Lacascade turns it into a dynamic company showpiece. Currently an associate artist at Brittany's national theatre in Rennes, Lacascade has made a speciality of Russian theatre, and *Les Bas-fonds* is his third Gorky staging.

It's a tricky play to navigate for a director. The structure is loose, with relatively few significant incidents. The heart lies in Gorky's zest for characters, from an alcoholic actor to a baron who has fallen from grace, and a thief embroiled in an affair with their landlady. The banter is witty, yet tinged with pain: the play captures the despair of social pariahs, including murderers and criminals, and avoids apportioning blame.

Luka, a tramp who appears early in the play, acts as a kinder, older beacon of decency, a lightning rod who is ultimately deemed a liar by the others. The women have it especially rough, reduced to prostitution (Nastya) or scalded with boiling water for having an affair (Natasha). The death of Anna, a consumptive woman abused by her husband, is a turning point midway, and is rendered with genuine pathos by Leslie Bernard.

Lacascade sets the play in a stark common room with plastic curtains that later open to reveal rows of single beds, with the inhabitants' few clothes hung above. The 15-strong cast, including Lacascade himself as the gruff Medvedev, bring the text to life with unrestrained physicality and energy. The team effort lifts even weaker scenes, with especially fine performances from Jérôme Bidaux as the delusional Actor and Alain d'Haeyer as Luka, whose gentle presence provides a contrast.

It's a deeply human portrayal of exclusion, as resonant today as it was in Gorky's time, and the production benefits from a French translation by André Markowicz, who captures the modernity of the Russian original. In his hands and in Lacascade's, *The Lower Depths* never feels like a period piece.

"Les Bas-fonds" de Gorki: Lacascade revisite la vie des exclus

Actualité Société par AFP, publié le 05/03/2017 à 12:01, mis à jour à 12:01



Le metteur en scène Eric Lacascade à Avignon, le 16 juillet 2006
afp.com/ANNE-CHRISTINE_POUJOLAT

Rennes - "Les Bas-fonds" de Maxime Gorki (1902) n'ont pas pris une ride, la précarité sociale étant plus que jamais d'actualité. Revisités par Eric Lacascade, leur vigueur brutale dépeignant le déclassement le plus amer éclate en pétards sombres sur la scène du Théâtre national de Bretagne.

Toute en clair-obscur, avec des lueurs caravagesques sur les corps et les visages mal soignés, cette création, présentée depuis jeudi, a été vivement ovationnée par le public rennais: dans la pension tenue par un couple de marchands de sommeil, Thénardiens russes sans scrupules, les disputes et beuveries d'une dizaine de déclassés et de voleurs ne cessent guère entre rêveries, utopies, nostalgies de bonheur et d'argent, et proclamation de foi en l'homme... malgré tout.

L'aspiration à un salut à la fois collectif et individuel, thème typiquement russe, imprègne cette pièce de Maxime Gorki, revisitée par le regard social aigu du metteur en scène lillois, alors même que l'on commémore le centenaire de la Révolution russe, dont l'écrivain a été protagoniste adulé et contesté.

La scène est dépouillée et profonde, se noyant dans la nuit. *"J'ai voulu travailler sur la profondeur du plateau"*, a expliqué Eric Lacascade à l'AFP.

"J'ai voulu une simplicité de décor et de dispositif pour parler de la vie de ces gens-là. Il n'était pas question de mettre des centaines de milliers d'euros dans un décor lourd, je dirais bourgeois. Il fallait travailler avec la précarité puisque c'est une pièce qui parle de la précarité. J'ai voulu trouver une précarité des formes et des styles pour pouvoir les traverser. Je demande aux acteurs de ne jamais s'installer dans une forme, de toujours l'interroger", poursuit le metteur en scène.

Dans cette ombre, des débats passionnés sont étrangement actuels, comme de savoir s'il faut en finir avec l'esclavage du travail, ou sur ce qui est vérité et ce qui est mensonge.

Louka, ce Christ athée venu de nulle part, acteur de passage dans la pension, bouleverse le cynisme régnant, en parlant de l'amour et en redonnant la parole et la dignité à chacun, alors qu'ils ont perdu leur identité bourgeoise (un ancien baron) ou n'ont que l'identité délictueuse de leur père (un fils du voleur). *"Il y a des gens, il y a des hommes"*, insistera Louka, homme debout et inquiet.

- Humaniste sans illusion -

A la fin de la pièce, l'humaniste sans illusion sera découvert pendu et tous les acteurs de ce monde en déroute lèveront la tête vers lui, soudain silencieux ensemble, dans la profondeur du décor insondable.

"S'il mentait, le vieux, c'est qu'il avait pitié de nous. Il y a des mensonges qui consolent", commente un des marginaux en repensant à Louka.

Pour le metteur en scène, Louka dit: *"Si tu crois à quelque chose elle existe, si tu n'y crois pas, elle n'existe pas. c'est vraiment une conscience matérialiste, c'est une belle phrase"*.

Eric Lacascade s'est entouré d'une troupe d'acteurs âgés de 23 à 65 ans, composée à la fois de comédiens fidélisés depuis parfois vingt ans et de jeunes recrues de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Bretagne (TNB).

Ils se stimulent entre générations et partagent l'enthousiasme du metteur en scène, interprétant pendant deux heures et demie un texte difficile, sans véritable intrigue, avec une vérité décoiffante. Même si les bouteilles de bière se déversent sans compter sur scène.

Lacascade a déjà monté plusieurs pièces russes au TNB dont *"Les Estivants"* de Gorki et *"Oncle Vania"* d'Anton Tchekhov. Il est artiste associé au TNB et responsable pédagogique de l'École d'art dramatique de ce théâtre rennais.

« Les Bas-Fonds » de Gorki, un théâtre de combat

Didier Méreuze, le 28/03/2017 à 6h44

Envoyer par email



S'emparant des « Bas-Fonds », œuvre puissante de Gorki, Éric Lacascade met en scène une certaine France d'aujourd'hui.

Les Bas-Fonds de Maxime Gorki, au théâtre Les Gémeaux, à Sceaux

Créés par Stanislavski en 1902 – soit trois ans avant le massacre du « Dimanche rouge » à Saint-Petersbourg –, *Les Bas-Fonds* assurèrent la célébrité théâtrale et la réputation d'auteur prolétarien de Gorki.

Le futur écrivain officiel de l'Union soviétique y dressait l'état d'une société en perte d'elle-même, à travers le quotidien d'un asile réunissant toute une petite humanité d'exclus, de réprouvés. Trois décennies plus tard, Jean Renoir en tira une adaptation rassemblant Gabin, Jovet... Puis ce fut Kurosawa, en 1957.

Une certaine France d'aujourd'hui

Après s'être déjà brillamment confronté à Gorki – *Les Barbares* en 2006, *Les Estivants* en 2010 – Éric Lacascade remet cette œuvre à l'honneur de la scène. À sa manière. En la conjuguant résolument au présent. Fi des tsars et de la lointaine Russie. L'action est déplacée quelque part, dans la France des années 2000. L'asile est hangar en tôle. Les personnages portent des vêtements contemporains – jeans, costumes fatigués, petites robes...

D'entrée, chacun se présente, inscrivant son nom, à la craie, sur un tableau noir : Pepel, Satine, Boubnov... – voleurs, tricheurs, voyous, asociaux, « sans dents », « sans rien »... Il y a aussi l'« acteur » raté, le « baron » déclassé, l'ouvrier sans compassion pour son épouse qui se meurt. Hormis ce dernier, seul à s'échiner au travail dans son coin (peut-être parce qu'il ne sait rien faire d'autre), chacun s'interpelle, pérore, s'enivre.

À LIRE AUSSI : La saison 2017-2018 du Théâtre des Champs-Élysées

L'un rumine un passé qui, à l'en croire, ne fut pas toujours si noir. Un autre se lamente sur ce qu'il est devenu. Un troisième rêve. Tous à la merci du couple tenancier de l'asile, sordide et cupide. De quoi désespérer en diable, sans l'arrivée inopinée d'un vagabond aux paroles christiques, appelant à l'amour et à la solidarité. Mais il ne restera pas...

Publicité


adagio
aparthotel



Une mise en scène d'une trivialité épique, lyrique... voire poétique

Traduit par André Markowicz, le texte a été adapté par Éric Lacascade. Non parfois sans lourdeurs. Peu importe, des phrases fortes se font entendre : « *Il y a des gens, et puis il y a des hommes.* » « *La mort, c'est la tranquillité. Après, il n'y a plus rien. Le repos.* » Résonnent aussi des paroles qui font étonnamment écho à certains discours de l'actuelle campagne présidentielle, s'en prenant, notamment, aux étrangers, immigrés et assistés qui « *vivent avec l'argent des autres* ».

Portés par une énergie folle, les comédiens (dont Éric Lacascade, commissaire corrompu) sont remarquables, lancés à cœur et à corps perdus dans le mouvement paroxystique d'une mise en scène d'une trivialité épique, lyrique – ah ! la séquence de l'orgie de bière. Mais il est des moments de poésie. Ainsi quand est cité Rimbaud : « *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.* »

« Le théâtre est l'art politique par excellence »

Nicolas Faure, 23 ans, étudiant à Sciences-Po Paris

« Cette mise en scène des *Bas-Fonds* prend tout son sens alors que l'on célèbre cette année le centenaire de la révolution russe. On voit d'ailleurs de nombreuses éditions ou rééditions de romans et de témoignages autour de cette période.

Le parti pris de ce spectacle montre que *Les Bas-Fonds* sont devenus un classique, dans le sens où ils peuvent être revisités, réadaptés, actualisés. C'est précisément le propre des classiques de ne jamais mourir, de renaître et revivre sous diverses formes.

Le théâtre est l'art politique par excellence parce qu'il est art de la parole : il est donc tout à fait normal de faire de Gorki un auteur actuel. »

Didier Méreuze

La Parafe

Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

(<https://www.laparafe.fr>)

02

Avr

Début mars, Eric Lacascade a créé au TNB de Rennes le spectacle *Les Bas-Fonds*, à partir de la traduction d'André Markowicz de la pièce de Maxime Gorki. Le spectacle en tournée est présenté deux semaines au Gêmeaux de Sceaux, en partenariat avec le Théâtre de la Ville. L'affinité de Lacascade avec le théâtre de Gorki s'est construite sur la durée, initiée en 2006 avec *Les Barbares*, et poursuivie en 2010 avec *Les Estivants*. Après avoir éprouvé l'intrusion d'étrangers dans un village dans la première, puis pointé le repli de l'intelligentsia russe dans la deuxième, Lacascade se tourne avec *Les Bas-fonds* du côté des laissés-pour-compte. Le portrait théâtral qu'il livre d'un groupe de marginaux résonne tout particulièrement dans le contexte européen actuel.



Maxime Gorki est un des représentants du réalisme social dans son théâtre, à la frontière du XIXe et du XXe siècle. Dans ses pièces, il cherche à mettre en scène la misère de la Russie, sous plusieurs de ses facettes. Dans *Les Bas-fonds*, il choisit pour cadre un asile de nuit, un de ces espèces de refuge où se retrouvent pêle-mêle tous les rebus de la société – voleurs, ivrognes, miséreux ou autres.

Un siècle plus tard, le Suédois Lars Norén fera de même dans *Catégorie 3.1*, texte qui rend compte de son expérience parmi des exclus, notamment mis en scène par Krystian Lupa sous le titre *Salle d'attente*.

Alors que le texte de Norén a une valeur presque documentaire, la pièce de Gorki a des dimensions romanesques. Son épaisseur tient en partie au fait qu'elle n'est pas charpentée par une intrigue, mue par la nécessité d'une résolution. Elle s'organise davantage à partir de points de jonction, un à un déployés plutôt qu'articulés selon une logique de continuité. Deux nœuds s'en dégagent. D'une part, l'arrivée d'un homme dans le refuge, d'un errant tout droit sorti d'une toile de Marc Chagall, un descendant du Christ ou du prince Mychkine. Porteur d'une parole humaniste, il vient calmer les passions de chacun et encourager à la bonté et à la bienveillance. Chacune de ses répliques retentit comme une leçon de sagesse – pour ces marginaux, mais plus encore pour ceux qui sont à l'origine de leur déclasserement, ou ceux dont ils subissent le regard désapprobateur.

L'autre pôle de la pièce s'organise autour de Pépel, voyou qui se trouve au milieu de deux sœurs, aimé par la première, qui gère le lieu, et amoureux de la seconde. Celle qui l'aime, Vassilissa, voudrait qu'à défaut de lui rendre son amour il la libère de son mari, sorte de Thénardier sans cœur qui la bat quand il ne maltraite pas ses locataires. De multiples conflits surgissent autour de ces quatre-là, qui s'achèvent dans le sang. Mais là n'est pas le dénouement de la pièce. Le quatrième acte montre ce qui passe d'ordinaire à la trappe : la vie après le drame. La bande de bras cassés tente de survivre comme elle peut, elle tente même de faire la fête, en se soûlant à la bière et au chant, pour oublier – jusqu'au prochain accident. Car leur vie n'est composée qu'une suite de drames.

Pour situer les nombreux personnages qui forment cette communauté, au début du spectacle, chacun des comédiens vient inscrire son nom sur un tableau noir. Les lettres blanches sur l'ardoise s'inscrivent dans le monochrome qu'offre la scénographie, toute en nuances de gris, simplement



sculptée par la lumière. Le plateau suggère d'abord un bar, une salle commune avec plusieurs tables, un comptoir, mais aussi l'atelier de Klechtch, qui sans cesse travaille et reproche aux autres de ne pas l'imiter. Le fond est constitué de grandes bâches en plastique – les mêmes que celles que l'on trouve dans les volières, pour ne pas que les oiseaux s'échappent –, qui selon l'éclairage multiplient les reflets, ou font voir l'autre moitié de la scène, par transparence. Au départ, on n'aperçoit au-delà que des cintres habillés de manteaux, qui descendent des cintres du théâtre comme des fantômes. Ensuite, quand se révèlent deux rangées de lits qui paraissent des tombes par leur régularité, la mort pèse plus encore.



La mise en scène lui donne en effet une place centrale. Car tous ces êtres la côtoient de près, de très près même. Elle n'est pas la grande inconnue, mais une compagne bien trop familière, qu'elle mette un terme à la maladie, qu'elle surgisse brusquement au milieu d'affrontements violents, ou qu'elle soit sollicitée de plein gré. Accident ou soulagement, elle apparaît comme

une démonstration exacerbée du malheur de ces individus, déjà morts socialement. Pour autant, l'élégie, le registre de la plainte, ne domine pas. Chacun s'attache plutôt à vivre contre la mort, et tout particulièrement Louka, cet être lumineux qui a fait irruption, et qui continue joyeusement de parler par traînées de bières et corps interposés après sa disparition, tout aussi subite.

Au départ, le jeu des comédiens paraît maniéré, trop souligné – loin du naturalisme recherché par Stanislavski qui crée la pièce en 1902. Chacun des quinze comédiens réunis pour ce projet, parmi lesquels Eric Lacascade lui-même, manifeste une façon de parler bien à lui. Ce qui semble tenir à distance de tout réalisme apparaît petit à petit comme un moyen de rendre présent – les corps, les mots. Par l'artifice, Lacascade rend audible ces êtres, leurs paroles ordinaires, que la traduction de Markowicz a déjà rapprochées de nous, et que l'adaptation à laquelle le metteur en scène procède rend plus familières encore, par des références à notre monde. De la même façon, les gestes, les déplacements, les pantomimes, les joutes nez à nez font voir, attirent le regard. C'est par cette direction d'acteurs que Lacascade donne vie à ce groupe, ample, et qu'il met en valeur les individualités qui le composent. Par la stylisation, en forçant un peu le trait, paradoxalement, il atteint le réel – au cœur de sa quête théâtrale.

Avec la mise en scène de ce texte, Lacascade laisse entrevoir les possibilités de vie et de survie dans un tel lieu. Dans ce bouge, le meilleur et le pire se côtoient au plus près, au point que le mouvement vital, ramené à l'essentiel, se manifeste dans une espèce de pureté : là, tout est brut, l'amour comme la haine, la violence, l'espoir ou la révolte. Parce que le théâtre cherche lui aussi à saisir les émotions dans toute leur acuité, il apparaît comme un espace privilégié pour accueillir ces figures de déclassés, et plus encore pour les réhabiliter, par l'entremise d'un circuit sensible qui embarque le public.

F.

Le Point

"Les Bas-fonds" de Gorki: Lacascade revisite la vie des exclus

Publié le 05/03/2017 à 12:03 | AFP

"Les Bas-fonds" de Maxime Gorki (1902) n'ont pas pris une ride, la précarité sociale étant plus que jamais d'actualité. Revisités par Eric Lacascade, leur vigueur brutale dépeignant le déclassé le plus amer éclate en pétards sombres sur la scène du Théâtre national de Bretagne.

Toute en clair-obscur, avec des lueurs caravagesques sur les corps et les visages mal soignés, cette création, présentée depuis jeudi, a été vivement ovationnée par le public rennais: dans la pension tenue par un couple de marchands de sommeil, Thénardiens russes sans scrupules, les disputes et beuveries d'une dizaine de déclassés et de voleurs ne cessent guère entre rêveries, utopies, nostalgies de bonheur et d'argent, et proclamation de foi en l'homme... malgré tout.

L'aspiration à un salut à la fois collectif et individuel, thème typiquement russe, imprègne cette pièce de Maxime Gorki, revisitée par le regard social aigu du metteur en scène lillois, alors même que l'on commémore le centenaire de la Révolution russe, dont l'écrivain a été protagoniste adulé et contesté.

La scène est dépouillée et profonde, se noyant dans la nuit. "J'ai voulu travailler sur la profondeur du plateau", a expliqué Eric Lacascade à l'AFP.

"J'ai voulu une simplicité de décor et de dispositif pour parler de la vie de ces gens-là. Il n'était pas question de mettre des centaines de milliers d'euros dans un décor lourd, je dirais bourgeois. Il fallait travailler avec la précarité puisque c'est une pièce qui parle de la précarité. J'ai voulu trouver une précarité des formes et des styles pour pouvoir les traverser. Je demande aux acteurs de ne jamais s'installer dans une forme, de toujours l'interroger", poursuit le metteur en scène.

Dans cette ombre, des débats passionnés sont étrangement actuels, comme de savoir s'il faut en finir avec l'esclavage du travail, ou sur ce qui est vérité et ce qui est mensonge.

Louka, ce Christ athée venu de nulle part, acteur de passage dans la pension, bouleverse le cynisme régnant, en parlant de l'amour et en redonnant la parole et la dignité à chacun, alors qu'ils ont perdu leur identité bourgeoise (un ancien baron) ou n'ont que l'identité délictueuse de leur père (un fils du voleur). "Il y a des gens, il y a des hommes", insistera Louka, homme debout et inquiet.

Humaniste sans illusion

A la fin de la pièce, l'humaniste sans illusion sera découvert pendu et tous les acteurs de ce monde en déroute lèveront la tête vers lui, soudain silencieux ensemble, dans la profondeur du décor insondable.

"S'il mentait, le vieux, c'est qu'il avait pitié de nous. Il y a des mensonges qui consolent", commente un des marginaux en repensant à Louka.

Pour le metteur en scène, Louka dit: "Si tu crois à quelque chose elle existe, si tu n'y crois pas, elle n'existe pas. c'est vraiment une conscience matérialiste, c'est une belle phrase".

Eric Lacascade s'est entouré d'une troupe d'acteurs âgés de 23 à 65 ans, composée à la fois de comédiens fidélisés depuis parfois vingt ans et de jeunes recrues de l'Ecole supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Bretagne (TNB).

Ils se stimulent entre générations et partagent l'enthousiasme du metteur en scène, interprétant pendant deux heures et demie un texte difficile, sans véritable intrigue, avec une vérité décoiffante. Même si les bouteilles de bière se déversent sans compter sur scène.

Lacascade a déjà monté plusieurs pièces russes au TNB dont "Les Estivants" de Gorki et "Oncle Vania" d'Anton Tchekhov. Il est artiste associé au TNB et responsable pédagogique de l'Ecole d'art dramatique de ce théâtre rennais.

EXPOSITION

Karel Appel au musée d'Art moderne de Paris

Par Roger Courault

➤ Exposition Karel Appel, *L'art est une fête*, à voir jusqu'au 20 août 2017

Sur une lumineuse toile orangée de petite taille, Karel Appel a peint *Feestje ?*, ce qui signifie « petite fête » en néerlandais. C'est sa dernière toile, réalisée l'année de sa mort, en 2006. Elle clôt l'exposition que lui consacre le musée d'Art moderne de Paris. Même si cette « Petite fête » est suivie d'un point d'interrogation, elle rappelle que l'art a toujours été comme une fête pour le peintre qui nous offre une débauche de couleurs, un vrai feu d'artifice.

L'exposition est chronologique. Né en 1921 à Amsterdam, Karel Appel participe à la naissance du mouvement Cobra¹. Critiquant ce qu'il appelle le formalisme et l'académisme de la peinture abstraite française de l'époque, il revendique un art libre et spontané, et refuse donc les normes esthétiques dominantes. De cette période date *Enfants quémandant*, une planche sur laquelle sont cloués des morceaux de bois peints de couleurs vives, une œuvre liée au souvenir d'enfants allemands affamés que l'artiste avait rencontrés lors d'un voyage dans l'Allemagne de l'après-guerre.

Après trois années d'étroite collaboration, le groupe Cobra se dissout en 1951. Karel Appel, installé à Paris depuis 1950, poursuit une voie solitaire. La visite d'une exposition d'œuvres d'art de malades mentaux à l'hôpital Sainte-Anne à Paris le bouleverse et l'influence fortement. *Le Portrait de Michel Tapié* (1956) rappelle l'intérêt porté au travail de Karel Appel par ce critique d'art très influent, qui parle à son propos d'« art informel ». Les peintures de Karel Appel sont en effet, le plus souvent, des grands formats qui lui permettent de donner libre cours à sa fougue. Dans l'extrait projeté du film de 1961 qui lui est consacré, l'artiste utilise de gros pinceaux, des spatules, peint des deux mains, et même en appuyant directement le tube de peinture sur la toile. Dans cette peinture véhémement, lyrique, on reconnaît ses principaux motifs : femmes nues, enfants, êtres fabuleux et animaux.

Au cours de sa carrière, l'artiste multiplie les expérimentations à partir de matériaux extrêmement variés. Il réalise, par exemple, une série de sculptures avec des souches

d'olivier, comme *L'Homme-hibou*, utilise le plastique de fleurs artificielles pour le visage de *Woman with flowers*, n° 4. Il s'intéresse aussi à la céramique (*Chien*) ou encore au papier mâché, qui constitue la matière première des têtes d'ânes hilares accueillant le visiteur à l'entrée de l'exposition (*Singing Donkeys*). Son œuvre la plus monumentale, *Anti Robot* (1976), dont on peut voir une photographie, est une structure métallique peinte installée à Dijon, sur le campus de l'université de Bourgogne.

« *Si Amsterdam est la ville de ma jeunesse, Paris est celle de mon évolution. Ce que j'y ai appris prime tout le reste.* » Il est donc heureux que Paris lui rende hommage avec cette exposition si chaleureuse.

1. En 1948, « six non-Français », à savoir un Danois, deux Belges et trois Néerlandais, fondent à Paris un groupe qu'ils nomment Cobra à partir du nom des capitales de leurs pays : Copenhague, Bruxelles et Amsterdam.

SPECTACLE

Les Bas-fonds de Gorki, une pièce au miroir de notre réel

Par Carole Guidicelli

➤ Retrouvez toutes les informations pratiques sur le site www.compagnie-lacascade.com

Après *Les Barbares* (2006) et *Les Estivants* (2010), Éric Lacascade retrouve le théâtre de Gorki avec *Les Bas-fonds*, l'année du centenaire de la révolution russe. Le metteur en scène est aussi familier du travail de troupe qui se déploie sur de grands plateaux, au service d'un théâtre exigeant et populaire.

Les Bas-fonds (1902) sont la première pièce, dans l'histoire du théâtre, consacrée aux laissés-pour-compte de la société : un voleur, des prostituées, un aristocrate déchu, deux ex-détenus, un acteur alcoolique, des chômeurs... tous locataires d'un couple de marchands de sommeil sans scrupule. Ce choix valut à Gorki son éviction de la prestigieuse Société des écrivains

russe. Tandis que les trois premiers actes développent la montée en puissance du conflit entre les locataires et les maîtres des lieux sur fond de rivalité amoureuse, le dernier acte préfigure les débordements et les errances des paumés qui peuplent le théâtre d'aujourd'hui.

En inscrivant la pièce dans notre époque, Éric Lacascade renforce le diagnostic amer de Gorki sur la société : précarité, fin du travail pour tous, exploitation de l'homme par l'homme où la mort est une délivrance. Le seul espoir, pourtant, est dans l'homme : un homme nouveau qui fonderait la société sur d'autres bases. C'est ce que professe Louka, le clochard inspiré et consolateur.

L'espace des personnages reflète aussi la précarité : une salle aux murs en tôle avec un bar associatif où l'on devine, derrière une paroi de bâches en plastique, un dortoir de lits de camp. Ces bâches, arrachées, serviront de suaire à la pauvre Anna, victime autant des coups de son mari que de la tuberculose. Ouvert ensuite sur les hauteurs du théâtre, le lieu prend les allures d'une salle des pendus dans une mine de charbon quand les cintres du théâtre se mettent à porter les vêtements des occupants. Tandis que la mort, atroce, les guette, ces naufragés de la vie s'agrippent et s'agitent dans une danse frénétique où la bière coule, s'asperge et se lance de gosier en gosier...

Théâtre du blog

Les Bas-Fonds de Maxime Gorki

Posté dans 30 mars, 2017 dans critique.

Les Bas-Fonds de Maxime Gorki, d'après la traduction d'André Markowicz, adaptation et mise en scène d'Eric Lacascade



Une immense cave aux allures de vaste grotte, avec voûte de pierre grisâtre lézardée : c'est un refuge douteux qui accueille, pour une nuit ou deux, des misérables et marginaux en vrac, des sans abri, sans domicile fixe, exemples involontaires et criants d'une exclusion, entre pauvreté et quart-monde, admise par la société. Ici, des êtres incapables de résistance, même individuelle, sombrent dans la folie, jouent et assistent aux histoires de cœur et aux affaires des maîtres et malfrats du lieu, comme Vassilissa et son mari véreux. Elle est la maîtresse de Pepel, un jeune voleur au service des sales besognes du couple; mais il en pince désormais pour Natacha, la sœur, plus jeune, de Vassilissa.

Le succès vint à Maxime Gorki avec la première des *Bas-Fonds* au Théâtre d'Art de Moscou. Sur la scène russe, en 1902, la vie des marginaux est un thème nouveau avec une mise en lumière pittoresque d'un asile de nuit accueillant «ses hôtes, des ci-devant mêlés à des hommes du peuple, déçus, compliqués, passionnants», comme l'a écrit Nina Gourfinkel.

Constantin Stanislavski (1863-1938) découvre dans *Les Bas-Fonds* qu'il va créer, «un nouveau ton, une nouvelle manière de jeu, un nouveau réalisme, un romantisme particulier». La langue, très vivante, résonne entre spontanéité et didactisme et le héros de la pièce héros a l'allure d'un vagabond fantaisiste qui ne plaide pas pour le changement de l'homme mais pour ses conditions d'existence. C'est un personnage moderne, tourmenté et contradictoire, «un instrument de démolition du monde ancien, un explosif révolutionnaire».

Satine, l'un des personnages de cet asile de nuit dégradé, montre sa foi en l'homme et en sa capacité de création, mais aussi en son lien avec la nature. Eric Lacascade qui avait monté *Les Barbares* de Maxime Gorki, au Festival d'Avignon 2006 puis *Les Estivants* en 2008 au Théâtre National de Bretagne, monte à son tour cette pièce-culte qui révéla il y trente cinq ans, les metteurs en scène Gildas Bourdet et Alain Milianti, et le comédien Jacques Bonnaffé.

La direction d'acteurs des *Bas-Fonds*, que ce soit le chœur ou les personnages irradiants, offre une matière théâtrale mobile et vivante avec un élan d'humanité vivifiante. Tous envahissent l'espace, l'ouvrier et son enclume, sa femme malade qui va et vient, une jeune fille égarée qui lit beaucoup, le Baron, l'Acteur, et les autres... dont Louka qui, différent en cela des autres, amers et hargneux, offre à tous une parole de réconfort.

Murielle Colvez, Jérôme Bidaux, Mohamed Bouadla, Arnaud Churin, Christophe Grégoire, Alain d'Haeyer, Pénélope Avril, Laure Catherin, Georges Slowick, Leslie Bernard, Arnaud Chéron, Stéphane E. Jais, Christelle Legroux et Gaëtan Vettier et Eric Lacascade lui-même entrent fougueusement dans le jeu. Quand ils interprètent cette armée de laissés-pour-compte, via l'art théâtral, ils diffusent un souffle libérateur, un ouragan d'espérance et une foi dans la bataille livrée contre les bas de la vie, en quête d'un équilibre minimal, pour rester debout, et dans la dignité.

Telle une danse silencieuse, des habits de ville descendent des cintres et désignent ceux qui les portent comme des êtres appartenant à la société des hommes à part entière, enfants devenus trop grands, entre les rangées de petits lits bordés de couvertures, comme ceux des nains de *Blanche-Neige*... Quand la crise survient à l'acmé des tensions conflictuelles entretenues par les autorités de l'asile, les lits sont renversés, cassés et amassés en gravats informes. Plus alors d'enfance, plus de repos ni d'un peu de confort pour aider pour cette pauvre humanité !

Restera l'oubli dans l'alcool, le rêve et les chansons conviviales, grâce à un tour de passe-passe où excelle Eric Lacascade: à la fin, il y a un bar à canettes de bière dansantes, sonnantes et trébuchantes, un festival de jets de liquide entre cirque et jonglage: les buveurs s'en donnent à cœur joie! Reste la passion de l'homme qui n'en finit pas de détruire, pour toujours reconstruire...

Véronique Hotte



Au Gymnase de Marseille - "Les Bas-fonds" de Gorki : un voyage en enfer revu par Eric Lacascade

dimanche 10 décembre 2017



Miséreux et misérables, peu solidaires souvent mais s'organisant parfois dans l'espoir d'un avenir moins sombre (Photo Brigitte Enguerand)

Dans la même rubrique

> Marseille : A voir aux Bernardines la performance de Guillaume Séverac-Schmitz dans "Un obus dans le cœur" de Mouawad

> **Au Gymnase de Marseille - "Les Bas-fonds" de Gorki : un voyage en enfer revu par Eric Lacascade**

> On a vu à la Criée de Marseille "Tableau d'une exécution" de Howard Barker dans une subtile mise en scène de Claudia Stavisky

> Marseille : Lecture en scène "Un si long chemin" odyssee pour ne pas oublier les réfugiés "ces hommes cousus ensemble par l'exil"

> Théâtre de La Criée de Marseille : "La fuite" de Boulgakov magnifiée par Macha Makeïeff

> Théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence : magnifique Romane Bohringer dans "La cantatrice chauve" de Ionesco mise en scène par Pierre Pradinas

> Théâtre National de La Criée - Exil(s)

Sur un tableau noir chacun vient écrire son nom à la craie. Ils s'appellent Nastia, Anna, Pepel, L'acteur, Natacha ou Louka. Il y a aussi Kletch dont la femme est déprimée et malade. Ils incarnent tous la misère sociale et morale, végétant dans un sous-sol puant et sombre que l'on appelle des « bas-fonds » sans espoir de lendemain radieux. Nous les suivons pas à pas, larmes à larmes devrait-on dire et nous verrons (belle idée de mise en scène) certains noms effacés quand ils sont éjectés du monde lors d'une fin tragique. Miséreux et misérables, peu solidaires souvent mais s'organisant parfois dans l'espoir d'un avenir moins sombre. Alors quand Kostilev vient prélever l'argent du loyer, ils subissent cette ponction comme une injustice supplémentaire. Alors ils crient leur douleur. Ils la hurlent même à l'image des acteurs les incarnant sous la mis en scène tapageuse, vrombissante, agitée, d'un Eric Lacascade exalté. Ainsi montrés, c'était au théâtre du Gymnase de Marseille, « *Les bas-fonds* » de Gorki, c'est du Tarantino chez les Surréalistes. Un mélange continu d'excès brut de décoffrage notamment dans le dernier acte où la bière coulera à flots, jetée parfois en l'air, -les spectateurs du premier rang échappant de justesse à l'arrosage- et de stylisation chargée de gommer les aspérités de la démonstration théâtrale. Ainsi, on voit chaises et tables voler à grand fracas, et l'on fait monter et descendre sur des tringles des costumes que l'on va ensuite enfileur un à un. On retiendra de cette débauche de bruits et de fureurs la constance avec laquelle Eric Lacascade se tient à son projet global avec une cohérence sans failles. On lui précisera cependant que ce n'est pas parce que les gens vocifèrent qu'ils disent des choses importantes et qu'ils se font entendre. Abondance de biens nuisant parfois, ces « *Bas-fonds* » là donnent le tournis, même si on doit souligner le travail intéressant du metteur en scène qui ose prendre des risques et bousculer le spectateur. On notera son aptitude à faire jouer les acteurs ensemble dans un remarquable esprit de troupe. Parmi eux notons la performance de Gaëtan Vettier qui dans le rôle d'Aliochka apporte cette part de folie inhérente à l'écriture de Gorki et au travail de Lacascade. Il incarne d'ailleurs le symbole même de la liberté résistante des uns et des autres Aliochka étant le seul personnage de cette pièce de Gorki (la première dans l'histoire de théâtre où les pauvres et les exclus sont les héros), qui transforme en comédie de mœurs un drame sociale pesant. Cri de colère politique « *Les bas-fonds* », dénonciation de l'exploitation de l'homme par l'homme entraînant ici la maladie et la mort . Une pièce lourdement signifiante manquant singulièrement de mystère. Toute comparaison gardée un drame de Sartre à côté s'apparente à du Mallarmé. C'est dire combien tout est prévisible, didactique, le tout rendu plus explicatif encore par la mise en scène en lutte et à juste titre, contre les injustices du monde.



Les Bas-Fonds : une pièce noire, pleine de bruit et de fureur



Les Bas-fonds

Auteur : Maxime Gorki

Metteur en scène : Éric Lacascade

Distribution : Pénélope Avril, Leslie Bernard, Jérôme Bidaux, Mohamed Bouadla, Laure Catherin, Arnaud Chéron, Arnaud Churin, Murielle Colvez, Christophe Grégoire, Alain d'Haeyer, Stéphane E. Jais, Éric Lacascade, Christelle Legroux, Georges Slowick, Gaëtan Vettier

D'après la traduction d'André Markowicz
Adaptation et mise en scène : d'Éric Lacascade
Scénographie : Emmanuel Clolus
Costumes : Marguerite Bordat
Lumières : Stéphane Babi Aubert
Son : Marc Bretonnière

Éric Lascacade livre une version incandescente de la pièce de Gorki. D'un siècle à l'autre, comment rester digne dans un monde inhumain ? Du théâtre rare, lyrique, puissant.

L'enfer sur terre

« Il y a les gens et puis il y a des hommes. » Gorki s'est sans doute inspiré des Misérables pour écrire ses Bas-Fonds. Dans la Russie prérévolutionnaire, l'auteur y explore les marges et en appelle au respect de l'être humain. Exclus, ivrognes, drogué, paumés, ex taulard et crapules d'un autre genre sont réunis dans cet asile



[Visualiser l'article](#)

tenu par un couple de marchand de sommeil, qui n'est pas sans évoquer les Thénardier de Victor Hugo. Tous les personnages sont hauts en couleur et leur récit souvent poignant.



© Brigitte Enguérand

Éric Lacascade fait de cette pièce écrite en 1902 (revisitée par André Markowicz), une fable, hélas, universelle. Particulièrement moderne, les histoires de chacun se croisent, celles du seul travailleur, qui perdra son emploi après sa femme ; d'Ana, cette femme quasi nue, la première à mourir (de tuberculose), qui dit ne jamais avoir mangé à sa faim et avoir tremblé toute sa vie ; de l'aristocrate déchu ; de l'acteur amnésique pour qui la tragédie devient réalité ; de Pepel, fils de voleur à l'avenir tout tracé ; de Satine, l'assassin au cœur pur ; de Medvedev, non pas un membre du Medef, mais un commissaire corrompu. Comment tous ces laissés-pour-compte peuvent-ils donc vivre ensemble ? C'est épique dans les deux sens du terme.

Hymne à la fraternité



Faisant écho au contexte social actuel et à la croissance vertigineuse de la misère, les Bas-fonds sont réactualisés, évoquent les sans-papier, les chômeurs, les « assistés ». Les propos résonnent fort. Cette sourde violence s'exprime sans retenue. Et en donnant ainsi à voir les « invisibles », ceux-là mêmes que l'on n'ose plus regarder sous nos fenêtres, la mise en scène leur donne toute la place, sur une scène occupée dans ses plus larges dimensions. Tout un monde.



© Brigitte Enguérand

Dans ce camaïeux de gris – somptueux clair-obscur à la Caravage – les images fortes s'enchaînent : longs tunnels derrière des rideaux en plastique, lits de dortoirs transformés en cercueils, vêtements suspendus tels des suaires dans les cintres du théâtre, asile en tôle transformé en purgatoire... De ces ténèbres, Éric Lacascade extirpe le bien comme le mal. C'est le vagabond Louka, pourtant homme de l'ombre (prisonnier en fuite), qui apporte quelques lueurs d'espoir : l'empathie, la bonté, l'espérance... Celle d'une foi en l'homme, mais pas d'une religion, malgré l'aura christique du personnage. Et si l'individu pouvait se révéler à travers une communauté ?



Rage et poésie

Plus punk que jamais, Éric Lacascade livre une mise en scène particulièrement inspirée et sa sauvagerie est salutaire. Entre scènes de la vie quotidienne, orgies, disputes, envolées oniriques et propos philosophiques ! La bière coule à flot et les répliques sont cinglantes. C'est cru, mais non dénué de tendresse car s'ils se déchirent et mentent effrontément, ils s'aiment et ils rêvent aussi. Ils vivent ensemble. De quoi redonner un peu de dignité aux reclus d'une société en état d'urgence.



© Brigitte Enguérand

Comédiens aguerris et jeunes issus de l'école du Théâtre National de Bretagne sont sous tension permanente, quasi enragés. À corps perdus. Mais tous ont de la bouteille ! Leur jeu physique fait partie des prises de risques, nombreuses dans ce spectacle radical, au rythme très bien pensé, entre train d'enfer et sur place.

À la vie, à la mort ! Avec cette troupe formidable (15 acteurs), on rit, on pleure, on souffre et on jubile en chœur. Et puis l'on change son regard sur la précarité. Ce traité de passions humaines à haute valeur politique creuse la question essentielle de la justice sociale. Décidément, Éric Lacascade va « au cœur du réel », comme l'indique le titre de son livre qui vient de paraître chez Actes-Sud. En force mais tout en poésie.

Spectacle vu à L'-Théâtre des Louvrais, à Pontoise.

www.artistikrezo.com

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

Tournée

Théâtre MC2, à Grenoble, du 9 au 13 janvier 2018

La Coursive, à la Rochelle, du 16 au 17 janvier 2018

CDN de Rouen, du 25 au 26 janvier 2018

Théâtre de l'Archipel, à Perpignan, du 30 au 31 janvier 2018

Publication

Au cœur du réel, d'Éric Lacascade, Actes-Sud, « Le temps du théâtre », 2017, 208 p., 15 €.